



*Le Chemin
Portugais*

Claude Bernier

Avant-propos

Enseignant retraité, Claude Bernier a enseigné au Québec durant 35 ans, d'abord le grec et le latin, puis le français.

À 19 ans, il a subi un grave accident qui devait le clouer sur un fauteuil roulant pour le reste de sa vie. Après de multiples efforts, il a réappris à marcher et depuis, a parcouru plus de 12 000 kilomètres sur les Chemins de Compostelle, empruntant chaque fois un chemin différent. Et il n'a pas encore l'intention de s'arrêter de marcher.

Membre fondateur de l'association québécoise des pèlerins et amis du Chemin de Saint-Jacques, il occupe le poste d'animateur de la région Mauricie/Centre-du-Québec depuis 2003.

Au début de sa retraite, il a écrit un roman pour ses élèves, *Un Matin d'avril*, publié chez Arion. Par la suite, trois de ses récits furent publiés chez Arion: *Mes 2 000 kilomètres sur les sentiers de Saint-Jacques de Compostelle*, *Le Chemin Mozarabe* et *le Chemin Romieu*. Puis, après la fermeture de la maison d'édition Arion, il a écrit neuf autres récits de ses chemins qui n'ont pas été publiés.

***Coimbra*, vendredi 22 mai 2009**

En cet après-midi de mai, une petite bruine descend lentement sur la ville de *Coimbra*, au Portugal, nous enveloppant dans un manteau de tristesse qui sied bien à notre état d'âme. Roger, mon ami belge, assis devant une petite table, sirote une bière à mes côtés. Silencieux, le regard qui s'étire vers la mer, droit devant nous, il songe. Je le crois déjà parti sur le chemin. Ce matin, dans le train qui nous amenait de *Porto* à *Coimbra*, nous avons à peine échangé quelques informations. Nos yeux s'imprégnaient du paysage que nous allions traverser, à rebours, durant les prochains jours. Demain, à l'aube, nous chausserons les bottes, ramasserons le sac et d'un coup vif du bras droit, nous le hisserons sur nos épaules. Un geste que nous avons répété plus de mille fois, déjà. De fait, au petit matin, nous partirons pour notre sixième chemin de Compostelle.

Coimbra était déjà connue à l'époque romaine et portait le nom d'*Aeminium*. À mi-chemin entre *Porto* et *Lisboa* (Lisbonne), son port de mer s'ouvrait sur l'océan Atlantique et offrait un accès facile aux bateaux de pêcheurs et aux navires marchands. Adossée à une région agricole, elle connaissait la prospérité, grâce surtout à son commerce et aux transports de denrées. À plusieurs endroits dans la ville, des vestiges de ce passé glorieux sont encore bien visibles.

Après un léger dîner sur la terrasse, malgré la pluie qui menace constamment, nous décidons de monter sur le plateau le plus élevé pour visiter l'université. Fondée en 1290 par le roi *Dinis I*, elle est l'une des plus anciennes et des plus célèbres universités de l'Europe. Avec ses vingt bâtiments anciens, elle occupe tout le plateau qui domine la ville.

Du haut du belvédère de l'université, nous avons une vue magnifique sur toute la ville. Celle-ci est construite en trois paliers : l'université occupe tout le plateau au sommet. En flanc de coteaux, les grandes maisons patriciennes, les habitations pour étudiants et les hôtels. À leurs pieds, les rues commerciales, les bureaux administratifs et de nombreux couvents occupent un premier espace plat et s'inclinant vers l'océan, les quartiers populaires et les centres d'habitations. Le fleuve *Mondego* qui descend des montagnes de la *Sierra Estrella* coupe la basse ville en deux et se prolonge au loin jusqu'à l'océan Atlantique.

En fin d'après-midi, quelques rayons de soleil percent les nuages encore bien présents, créant des jeux de lumière sur le fleuve *Mondego* qui coule bien paisible à nos pieds. La ville nouvelle s'étend des deux côtés du fleuve, une ville aux allures modernes, qui s'est construite le long des deux rives.

Nous profitons de notre temps libre pour visiter l'université, vidée de ses étudiants en ce moment de l'année. Chacun de notre côté, nous circulons d'un bâtiment à l'autre, le plus souvent en silence, laissant le Chemin s'installer

lentement en nous. Les salles en forme d'amphithéâtre ont conservé leur cachet d'autrefois. Partout, des bustes des grands hommes qui ont marqué l'histoire du Portugal ornent les couloirs sombres.

Puis, nous descendons vers la cathédrale qui ressemble à une forteresse avec ses petites fenêtres en forme de meurtrières et ses créneaux qui entourent le clocher. Le parcours des rues piétonnières, étroites et très anciennes, permet de nous mêler aux Portugais et de découvrir petit à petit leur vie de tous les jours. En ce samedi après-midi, la *Rua Ferreira Borges*, la grande rue piétonne et commerciale, est remplie de gens venus faire leurs emplettes, alors que d'autres flânent tout simplement, les regards souvent tournés vers les boutiques de chaque côté.

À son extrémité, la *Praça do Comercio*, la grande place du marché, accueille aujourd'hui les maraîchers de la région venus vendre leurs légumes. Ils doivent partager ce vaste espace avec d'autres marchands ambulants qui exposent leurs marchandises sous des abris de fortune. Cette coutume semble familière aux gens de la ville, car il y a tellement de monde qu'il est difficile de s'y frayer un passage.

Le décor d'une grande ville plaît rarement au pèlerin solitaire qui préfère les grands espaces de la campagne, mais pour nous, en ce moment, c'est le meilleur moyen de laisser vagabonder notre imagination, de faire la transition entre notre univers quotidien et ce qui nous attend au cours des prochains jours.

Notre exploration de la ville terminée, nous revenons vers l'hôtel pour jeter un dernier coup d'œil sur nos notes de voyage, et à 20 h, nous descendons dans une ruelle où les premiers restaurants viennent d'ouvrir leurs portes. Nous entrons dans un établissement chinois dont la devanture nous plaît bien. Après avoir dégusté un plat assorti, nous quittons les lieux et, sans plus tarder, nous regagnons notre chambre pour préparer notre sac afin d'être prêts à partir, tôt le lendemain, pour notre sixième chemin.

Après une nuit bien paisible, nous hissons le sac sur nos épaules et quittons l'hôtel. Encore ce matin, le temps est maussade et une douce bruine descend sur la ville. Sur la place du marché, un bar a déjà ouvert ses portes. Nous en profitons pour prendre un léger petit-déjeuner. Puis nous rejoignons la basse ville en traversant le *ponte Santa Clara* sur le fleuve *Mondego* où nous retrouvons les balises qui vont nous permettre de sortir de la ville.

Dès que nous avons dépassé la station des trains où nous sommes descendus hier, le *Camino* emprunte un sentier le long de la voie ferrée. Ce chemin existe depuis des millénaires. Il s'agit de l'ancienne voie romaine, numéro XIX, qui reliait Lisbonne, *Coimbra*, *Porto*, *Braga* et se rendait jusqu'au port de *Padrón* en

Galice. Cette voie romaine était la plus ancienne et la plus fréquentée de la *Lusitania*, la grande province romaine à l'ouest de la péninsule ibérique.

Quand nous avons parcouru la *Via de la Plata*, en 2004, de Séville à *Astorga*, nous avons cheminé en parallèle avec la voie romaine numéro XXIV, nous contentant de l'emprunter pour le tiers du parcours. Cette voie était postérieure à celle que nous allons suivre. La construction de la *Via de la Plata* avait été entreprise sous Jules César et complétée vers la fin du règne de l'Empereur Auguste (30 apr. J.-C.) et reliait alors le port de *Cadix* à *Oviedo*, au nord de l'Espagne. Les empereurs Vespasien et Trajan, qui étaient nés tous deux à *Italica*, au nord de Séville, avaient donné des lettres de noblesse à cette route en bâtissant quelques villes importantes, dont *Caceres* et *Caparra*. De cette dernière, malheureusement, il ne reste que des ruines. Elle aurait été saccagée au V^e siècle par les Vandales, un peuple barbare qui détruisait tout sur son passage, et n'aurait jamais été reconstruite.

La route dont nous allons parcourir un tronçon aujourd'hui existe depuis plus de deux mille ans. Construite entre les années 80 et 60 av. J.-C., cette route avait l'avantage d'être sur le bord de l'océan Atlantique et de relier de grands ports de mer. Elle permettait de faire circuler les marchandises arrivées par bateaux, le principal moyen de transport, à l'époque. Cette voie romaine, nous allons la suivre et l'emprunter à maintes reprises jusqu'aux portes de *Santiago*.

Pour sortir de *Coimbra*, le sentier longe la *Rua Cidade Aeminium*, une rue au nom très évocateur, quand on connaît les origines de la ville. Dès qu'on arrive au second pont qui traverse le fleuve, le sentier part vers le nord et quitte définitivement la vallée du *Montego* et s'élève vers une colline imposante, la *Cioga do Monte*. À son point le plus élevé, une chapelle consacrée à *Santa Luzia*, domine les environs et sa position privilégiée offre une vue magnifique sur la campagne portugaise. Tout autour de nous, d'immenses jardins s'étendent à perte de vue. Une dizaine de villages, éparpillés çà et là au milieu de ces jardins, se rejoignent par de petites routes, le tout formant un ensemble très dense. Voilà le paysage portugais que nous allons voir tout au long de notre parcours. Les formes vont varier légèrement, les collines donnant la réplique aux vallées, mais partout d'immenses jardins, des villages qui s'échelonnent le long des routes et, si on élève un peu le regard, les clochers des églises paroissiales émergent à peine de ce paysage bucolique.

Vers 10 h, la pluie a cessé et les premiers rayons de soleil se font sentir. Un chemin de terre serpente à travers une série de collines, le sentier idéal pour vraiment entrer avec aisance dans l'atmosphère du Chemin. À *Ademia de Baixo*, nous déposons le sac pour un café. Ce trajet nous plaît bien. Malheureusement, à la sortie du bar, nous retrouvons l'asphalte. Nous devons marcher le long d'une route qui relie trois villages assez rapprochés, *Adoes*, *Sargento Mor* et *Santa Luzia*, avant de retrouver un sentier dans une forêt de pins, qui débouche sur une plaine, en pleine campagne.

Au creux de la vallée, le sentier s'enlise dans un marais et trouve difficilement son tracé au milieu de grands roseaux qui se rejoignent à leur sommet, formant un immense tunnel. Nous devons à la fois surveiller nos bottes pour qu'elles ne s'enfoncent pas trop dans la boue et percer le tunnel dans la bonne direction, car dans ce labyrinthe, les sentiers se croisent et prennent toutes les directions. Quand nous apercevons le village de *Lendiosa* devant nous, nous laissons sortir un soupir de soulagement, rassurés d'arriver au bon endroit. À l'entrée du village, un abribus sert de refuge et permet de nous arrêter pour faire le point et grignoter quelques fruits séchés.

Dans quelques kilomètres seulement, nous pourrions atteindre *Melhalda*, une ville de moyenne importance, où nous espérons trouver un endroit pour manger et pour dormir. À l'entrée de cette agglomération, des aménagements routiers récents ont fait disparaître toutes les balises. Nous entrons donc par le pont parallèle à celui de la voie ferrée et tentons de rejoindre le centre de la ville. Comme la route principale contourne maintenant les bâtiments anciens, les repères sûrs s'avèrent difficiles à trouver. Au coin d'une rue, attendant la lumière verte, je me risque à demander à une dame, en portugais, si elle connaît la *Pensea Castela*, une petite pension où nous aimerions aller dormir. Quelle n'est pas ma surprise de comprendre sa réponse, remplie d'informations précises : au deuxième carrefour, à gauche, à deux pas de la vieille église dont nous voyons déjà le clocher qui pointe au-dessus des habitations.

Cependant, nous n'avons pas mangé encore et ma montre indique plus de 14 h. Nous revenons sur nos pas, car nous avons aperçu un restaurant. À cette heure, l'établissement est rempli presque complètement. Les Portugais ont l'habitude de manger au restaurant, le dimanche midi, après la grand-messe. Une petite table est libre au centre. Nous déposons nos sacs parmi les chaises pour bébé et nous demandons de nous y asseoir. Une dame nous fait un signe de la tête que nous jugeons affirmatif. Durant le repas, un jeune couple de Français entre dans le restaurant, toutes les tables étant occupées. Nous leur faisons signe de venir s'asseoir avec nous.

Ils nous racontent qu'ils viennent de Fatima et qu'ils marchent quelques jours avant de retourner à Lyon. Ils nous informent qu'ils sont entrés dans la pension où nous voulons aller, et devant l'état des lieux, ont décidé d'aller coucher à l'hôtel. Une telle décision ne nous rassure pas trop. Malgré tout, après le repas, nous décidons d'aller voir à notre tour.

Le bâtiment n'est pas neuf, la chambre porte les marques d'une longue carrière, mais l'endroit nous convient. Nous déposons le sac. Comme nous sommes seuls dans l'établissement, nous pouvons disposer de la salle de bain pour la douche et faire la lessive. Le vieux couple qui nous a accueillis manifeste beaucoup d'empressement à nous aider et s'offre même à nous servir le petit-déjeuner à l'heure qui nous convient, le lendemain matin. Quoi de mieux?

En 2001, au verso d'une image de la Vierge Noire que l'évêque de Puy-en-Velay nous remettait à la fin de la messe des pèlerins, à 7 h du matin, une petite phrase en disait long : *Le pèlerin ne demande rien, n'exige rien, il prend ce qu'on lui donne*. Cette idée, j'ai voulu la faire mienne dès que je suis devenu pèlerin. Je le croyais alors, et je le crois toujours, c'est la meilleure attitude pour aborder une situation nouvelle sans craindre d'être déçu.

Les gens qui regardent cheminer les pèlerins nous disent parfois : « C'est épouvantable les conditions dans lesquelles vivent ces marcheurs. » Une telle affirmation ne semble pas tout à fait refléter la vérité. Il arrive que nos situations présentent peu d'attrait pour le touriste qui recherche à moindre coût des hôtels à cinq étoiles. C'est vrai que le pèlerin se contente souvent de beaucoup moins : un bon repas, un lieu pour dormir convenable et un environnement agréable.

Le pèlerin est avant tout sensible à l'accueil des gens. Prenons aujourd'hui par exemple. Nos hôtes n'ont que cela à nous offrir, et ils le font avec une telle gentillesse et dans la plus grande simplicité, cela vaut bien une chambre d'hôtel dépouillée de toute forme d'originalité. L'attitude des personnes que nous rencontrons prime sur tout.

Que ferions-nous d'une chambre impeccable, d'un plancher couvert d'une belle moquette rose mur à mur qui risquerait d'effrayer nos grosses bottes parfois boueuses, nos vêtements sales et notre linge à sécher? Dans une chambre qui porte les marques d'un long vécu, nous nous sentons plus à l'aise. Nous respectons quand même les lieux qui nous sont si gentiment prêtés, nous efforçant de ne rien briser, de ne rien salir, mais il faut pourtant préparer notre linge pour le lendemain.

Le pèlerin recherche avant tout le sourire des gens, la qualité de l'accueil plutôt que le confort matériel. Quand on voit que nos hôtes font tout pour nous accommoder, comment ne pas leur rendre la pareille. Au fur et à mesure qu'il avance, le pèlerin apprend à se contenter d'un minimum raisonnable. D'ailleurs, l'échelle de nos valeurs se crée dans notre tête, c'est à nous de mettre l'essentiel à la bonne place.

À l'heure du souper, plusieurs établissements sont fermés le dimanche soir. Nous devons faire le tour du quartier avant de trouver un petit bar qui peut nous servir une assiette. Cette fois encore, les jeunes Français viennent nous rejoindre. Ils nous apprennent qu'ils n'ont pas trouvé un hôtel qui convenait à leur budget et sont revenus à notre pension. Nous serons donc quatre pèlerins, les seuls visiteurs, ce soir-là, à dormir à la *Pensea Castela*.

Dès que nous sommes au lit, nous faisons un triste constat: les cloches de la vieille église juste à côté de nous sonnent à pleins poumons les heures et les demi-heures. En fait, ce ne sont pas les véritables cloches qui émettent ces sons, mais un haut-parleur, placé dans le clocher, qui reproduit les sons

enregistrés antérieurement. L'astuce ne nous sourit pas davantage. Le bruit est tellement fort que les bouchons dans nos oreilles ont très peu de succès. Quelle nuit difficile! Au matin, nous nous promettons de surveiller la situation et d'éviter la proximité des églises, à l'avenir. Dès que nous descendons au premier étage, la vieille dame qui nous sert le petit-déjeuner nous apprend que les jeunes sont partis avant nous sans manger. Nous ne les reverrons plus. Nous prenons le temps de bien nous nourrir, car vingt-cinq kilomètres nous attendent pour la journée.

Ce matin, il est déjà plus de 8 h quand nous quittons la pension. Une petite bruine fraîche ne nous invite guère à repartir. À peine rendus au bout de la rue, nous devons sortir le manteau contre la pluie. Le vent s'élève et un violent orage s'abat sur la ville, nous obligeant à resserrer le *poncho* contre nous. Heureusement, la pluie sitôt arrivée, sitôt partie. L'intensité diminue rapidement et vers 10 h, nous pouvons retirer l'imperméable. Cependant, la morosité se tient à peu de distance et toute la journée, nous aurons droit à quelques gouttes tout à fait inoffensives.

Le chemin d'aujourd'hui avance en parallèle avec la route N-1, continuellement à la portée du regard. Nous entendons parfois les bruits de klaxons, le sifflement des camions lourds et apercevons de temps en temps des véhicules circulant à vive allure, mais notre parcours tout en zigzag n'est jamais perturbé par la circulation. Ce chemin goudronné, le plus ancien de la région, suit la division des terres et traverse plusieurs petits villages très rapprochés.

Au premier bar où nous entrons pour le café, à *Avelás de Caminho*, la dame nous présente un grand livre où tous les pèlerins qui s'y arrêtent doivent signer leur nom et laisser leur adresse. Une idée de sa fille, nous dit-elle. Elle nous invite à feuilleter le livre de ses signatures, comme elle le nomme elle-même. Le document est recouvert d'une solide enveloppe de cuir et conservé sur une tablette bien en vue dans son établissement, comme un objet de grande valeur.

Cette dame nous reçoit avec beaucoup d'amabilité et se fait un plaisir de nous montrer la provenance de tous les pèlerins à qui elle offre le café, les petits gâteaux et forcément la salle de bain, un endroit très prisé des marcheurs, car en ce pays bien peuplé, les petits buissons pour la pause café se font rares.

Une telle attitude de la part de l'hôtelière n'est pas exceptionnelle. Au cours de nos nombreux périple, nous avons pu constater que, pour ces personnes forcées en quelque sorte de rester sédentaires pour le bon fonctionnement de leur commerce, recevoir des étrangers est une manière de voyager. Devant toutes ces signatures qu'elles étalent devant nous, qui révèlent souvent l'origine des pèlerins, les dames qui gèrent les bars de campagne sont amenées à rêver d'un ailleurs qu'elles ne verront probablement jamais. Tout en accomplissant leurs tâches quotidiennes, souvent assez routinières, ces personnes attendent que nous leur apportions un peu de renouveau qui pourrait alimenter leur

imagination. Quant à nous, Roger et moi, nous essayons à chacun de nos arrêts de manifester de l'intérêt et de parler un peu avec ces gens qui nous accueillent.

Pendant que nous prenons notre café, deux cyclistes allemands s'arrêtent eux aussi. Nous prenons quelques minutes pour échanger avec eux avant de reprendre le sac. Partis de *Faro* à la pointe sud du Portugal, ils se dirigent vers *Santiago*. L'un d'eux vient d'une région frontalière avec la France et parle un français approximatif. Et en venant porter le café à leur table, nous avons la surprise de constater que cette dame, sans doute peu scolarisée, connaît quelques mots de français et d'allemand et suit avec intérêt le fil de notre conversation. Nous discutons brièvement du trajet qui nous attend pour les prochaines heures et des gîtes à venir. La majorité des pèlerins que nous rencontrons sur ces chemins maîtrisent deux ou trois langues étrangères. Parler la langue de l'autre, c'est déjà un peu lui tendre la main.

En sortant du bar, nous prenons une petite route très droite, surélevée, des signes évidents que nous marchons sur l'ancienne voie romaine. Au cours des années, les habitants de la région l'ont élargie quelque peu et recouverte de goudron, mais sur les bas-côtés ont peu encore apercevoir les pierres d'origine.

À l'entrée d'*Aguada do Baixo*, une petite affiche sur un panneau de bois rongé par le temps attire notre regard. Le snack bar du *Parque do Camping* sert des repas. Comme midi a déjà sonné, il fait bon déposer le sac. La dame qui nous apporte notre poulet avec frites a travaillé de longues années en France. À chaque fois qu'elle s'approche de notre table, elle ne rate pas l'occasion de nous dire quelques phrases en français. Nous quittons les lieux, la panse bien remplie, pour terminer les huit derniers kilomètres.

Cette dernière partie du chemin s'avère plus difficile. Il faut d'abord faire un long détour pour trouver un viaduc qui va nous permettre de passer au-dessus de l'autoroute. Puis nous entrons dans une zone industrielle qui n'offre pas grand intérêt pour un pèlerin. Un employé qui nettoyait le devant d'une usine nous a vus venir, il s'avance vers nous, tout heureux de saluer des pèlerins. Comme il a fait des séjours en France et connaît la langue de Molière, il se fait un plaisir de nous donner des renseignements sur cette région devenue la sienne. Il nous conseille particulièrement d'aller dormir au bar de la rue *Vasco de Gama*, comme nous avons l'intention de le faire. Nous le remercions de son aide et nous le quittons sans tarder pour nous diriger vers le pont sur le *Rio Agueda*.

Arrivés en ville, nous essayons en vain d'établir un lien logique avec toutes les informations qu'il nous a fournies. Mais aucune ne colle à la réalité que nous voyons sous nos yeux. À l'Office du tourisme, nous nous heurtons à une porte close. Comme il nous parlait constamment d'un parc, nous partons à la recherche d'un boisé, d'un regroupement de quelques arbres qui servirait de point de départ pour notre recherche. Les gens que nous interrogeons sur la rue ignorent complètement l'existence de ce bar. Alors que nous nous sentons

perdus, une vieille dame édentée sort une tête d'une fenêtre au-dessus de nous et nous donne, sans que nous lui en fassions la demande, la direction à suivre pour rejoindre le bar que nous recherchons. À n'en pas douter, saint Jacques en personne a pris la forme de cette vieille dame pour nous venir en aide. En moins de cinq minutes, nous trouvons la rue *Vasco de Gama*, mais il faut contourner l'établissement pour trouver la porte d'entrée, car de récentes rénovations l'ont transformé complètement et le parc a disparu pour laisser place à un vaste stationnement qui dessert toute la ville.

En entrant dans le bar *Riverinho*, je fais d'abord un geste de recul. Le luxe qui s'étale dans la pièce ne laisse aucun doute sur les nouvelles transformations. Mais avant que j'aie le temps de pivoter sur mes talons, le barman s'est adressé à moi : « *Quiere usted una habitación?* » (Vous désirez une chambre?) Pris au piège, je dois avouer que oui. Je regarde Roger, songeur. L'homme a déjà pris une décision pour nous, il fait signe à une dame d'aller préparer notre chambre.

Pendant que nous sirotions une bière pour passer le temps, un homme s'avance vers nous. Dès que je lui dis que je suis Canadien, Québécois de surcroît, il fait deux pas vers son bureau et revient vers nous avec une caméra numérique en main, tout heureux de nous montrer les photos prises l'an dernier lors de sa visite au Québec. Tout y passe, en vrac, la ville de Montréal, le Parc Olympique, l'oratoire St-Joseph, le sanctuaire Notre Dame du Cap, le Vieux-Québec jusqu'à la basilique de Sainte-Anne de Beaupré. Il conclut sa démonstration par une affectueuse tape sur l'épaule : nous sommes ses invités. Il demande à son garçon de table de nous faire un prix d'ami et le souper comme le petit-déjeuner, servi dès 7 h 30, conviendra fort bien à un budget de pèlerin.

La servante, une Ukrainienne aux allures de grande dame, nous conduit à travers des corridors nouvellement aménagés qui dégagent encore une forte odeur de peinture fraîche. Avant d'entrer dans la chambre, nous enlevons nos bottes pour ne pas trop souiller ce plancher qui reçoit ses premiers visiteurs. Tout y est si propre, si richement décoré que nous tirons rapidement la conclusion : si nous sommes les premiers pèlerins à y entrer, nous serons sans doute aussi les derniers. Cet hôtel, indiqué dans notre guide, va bientôt disparaître de la liste, son prix d'entrée devenant prohibitif pour le budget limité d'un pauvre pèlerin.

Nous terminons de nous installer vers 19 h. Notre visite de la ville, entreprise dans l'intention de trouver la fameuse rue *Vasco de Gama*, nous a permis de nous faire une idée assez juste de cette ancienne cité romaine dont les chênes majestueux, le long de la rivière *Alcochel*, faisaient jadis le charme de cette ville. Comment peut-on expliquer qu'ils ont pratiquement tous disparu pour laisser place à de nouvelles habitations? Nous verrons les derniers survivants de ces géants feuillus, demain, à la sortie de la ville, dans un petit parc, aménagé le long du cours d'eau.

Pour ce soir, nous nous contentons de profiter à plein de notre riche demeure, du souper à cinq couverts et de la télévision qui nous livre les dernières nouvelles de l'heure.

En ce 25 mai 2009, heureux d'avoir connu une nuit paisible, loin du bruit des cloches des églises, nous nous levons du bon pied. La journée s'annonce très belle. Comme prévu, le petit-déjeuner ne nous déçoit nullement et nous quittons ce magnifique bar, le cœur joyeux, pour prendre l'ancienne route nationale qui suit la rive droite de la rivière *Alcochel* pour sortir de la ville. Pendant les seize prochains kilomètres, nous allons suivre le tracé exact de l'ancienne voie romaine, la *Via Romana XIX*. Au cours des siècles, elle a été élargie, recouverte de goudron, mais son tracé est demeuré le même.

Après cinq cents mètres, la route quitte la rivière et prend la direction du nord. Nous nous enfonçons dans la campagne portugaise. De chaque côté de nous, de vastes champs de céréales alternent avec des plants de légumes de toutes sortes. Des pommes de terre, des choux et des fèves de diverses grandeurs couvrent de grandes étendues, entrecoupées de cultures plus petites dont nous ignorons souvent les noms. Ce vaste jardin prend des proportions énormes.

Bientôt, la fraîcheur du matin cède la place à de chauds rayons de soleil. Vers 10 h, nous devons nous arrêter pour étendre de la crème solaire sur les parties les plus exposées de notre corps. Roger, qui avait dû prendre des antibiotiques avant de partir souffre particulièrement de la chaleur. De mon côté, mes six semaines passées au Honduras avant de venir sur ces chemins ont bruni ma peau et l'ont préparée à résister aux premières attaques. Par précaution, nous prenons le temps de bien nous couvrir de crème solaire, sachant que d'autres journées chaudes s'en viennent.

Peu après, à l'entrée du village de *Pedacães*, un tout petit bar, meublé de quelques tables seulement, a déjà ouvert ses portes pour la pause café. Ici aussi, la dame s'intéresse aux pèlerins. Comme elle parle assez bien le français, nous en profitons pour la laisser nous décrire sa région, les gens qui y vivent. Cette femme représente notre premier véritable contact avec une personne de la campagne portugaise. Au moment du départ, elle nous informe qu'elle a vu plus de pèlerins entrer chez elle, cette année, que les années passées et nous encourage à continuer jusqu'au bout. Elle nous dit son admiration pour ces hommes venus de loin qui traversent son pays, à pied, le sac au dos. Ses mots gentils laissent supposer qu'elle aimerait bien en faire autant.

En quittant les dernières habitations, nous apercevons devant nous le vieux pont romain, sur le *Rio Marnel*, complètement rénové et nouvellement ouvert aux pèlerins et aux marcheurs de la région. Grâce aux subventions de l'Union européenne, ce très long pont connaît une seconde vie, après plus de deux mille ans d'une lente agonie. Avec le soleil qui brille de tous ses feux dans un ciel azuré, j'en profite pour prendre plusieurs photos de ce chef-d'œuvre qui

commençait à entrer dans l'oubli, délaissé après tant d'années d'importants services. Aujourd'hui, sous ce soleil radieux, il irradie la campagne portugaise.

À trois kilomètres de ce dernier, un autre pont romain chevauche le *Rio Vouga*. À l'ombre de grands arbres qui veillent sur lui, il semble entrer dans l'oubli. Malgré quelques travaux commencés à son entrée, il paraît partiellement tomber en ruines. Pour le traverser, nous devons user de ruses, contourner de gros blocs de pierre et marcher sur la partie la moins endommagée. De grands roseaux ont envahi ses abords, camouflant la beauté de son architecture.

Sur la colline, juste au-dessus, d'autres ruines dorment au milieu des ronces et des épines. Le village de *Mourisca de Vouga*, un ancien domaine à l'époque des Maures, n'a pas réussi à traverser l'histoire et est devenu au fil des ans une agglomération laissée à l'abandon. De grandes maisons de pierres, avec terrasses et balcons, mais sans porte ni fenêtre, dorment sans vie. Il y a bien ici et là quelques maisons modernes qui maintiennent un semblant d'activités et tentent de se frayer un chemin à travers le Temps, mais l'ensemble donne l'impression d'un village figé dans une autre époque, les gens d'aujourd'hui préférant se construire, un kilomètre plus loin, le long de la route nationale.

Sous le règne des Émirs de Cordoue, la ville de *Talabriga* avait été construite à proximité de la rivière *Vouga*, non loin du pont romain. Selon les historiens, cette cité mauresque était considérée comme l'une des plus importantes du Portugal. Quand les chrétiens s'en sont emparés, au XI^e siècle, ils l'ont détruite à tel point qu'aujourd'hui les gens de la région ne s'entendent pas sur son emplacement exact.

En traversant la petite ville de *Serem de Cima*, un Portugais, sans doute retraité, vient marcher avec nous pour nous montrer les flèches jaunes et même nous accompagner jusqu'à proximité d'un restaurant où nous trouvons un dîner à peu de frais. Il aurait bien aimé nous parler davantage, mais son portugais est tellement difficile à comprendre que nous devons abandonner rapidement la partie.

Le long de ce chemin, nous croisons constamment des flèches bleues qui indiquent un chemin en sens inverse. Elles donnent la direction à suivre pour se rendre à *Fatima*. Les Portugais préfèrent aller aux pieds de la Vierge, lieu de leur basilique préférée, plutôt que de marcher vers *Santiago*, le centre de pèlerinage des Espagnols. Les représentations de la Vierge de Fatima abondent à maints carrefours de cette voie. Malheureusement, à cette époque de l'année, nous n'avons croisé aucun marcheur qui descendait dans cette direction.

Au milieu de l'après-midi, notre sentier s'engage sur une piste forestière au milieu d'une forêt d'eucalyptus avant d'entrer dans la ville d'*Albergaria-A-Velha*. L'abattage de plusieurs de ces grands arbres, droits et rectilignes, a fait disparaître toute trace de flèches jaunes. Nous devons nous en remettre à notre

flair. La chaleur qui descend sur nos épaules et l'absence complète de vent nuit grandement aux chiens pisteurs que nous sommes devenus. Nous nous trompons magistralement de sentiers et nous ajoutons au moins quatre kilomètres supplémentaires à notre parcours déjà prévu. Nous entrons dans la ville, brûlés par les chauds rayons de soleil et couverts de sueur.

Selon notre guide, il est possible de trouver un refuge à la salle paroissiale, mais il faut coucher par terre, le local n'ayant pas de lit ni de salle de bain. Les pompiers nous offriraient sans aucun doute la possibilité de prendre la douche dans leur installation, mais que de problèmes pour une situation simple. Nous jetons un coup d'œil en direction de la *Pensão Alameda*. La devanture a perdu la fraîcheur de sa jeunesse, mais l'endroit semble sympathique. Dès notre entrée, le propriétaire se montre accueillant, même si son portugais nous paraît plutôt craché que parlé. Pour toute explication, il s'empare de nos *credenciales* et sans plus tarder nous inscrit tout de suite, avant de nous montrer une chambre qui porte bien son âge et une salle de bain rénovée récemment. Cela nous convient.

Peu avant le souper, il nous faut parcourir la ville pour trouver à manger, plusieurs établissements ayant fermé leurs portes. En déambulant dans les rues, je vois une petite *tienda* qui vend des produits pour la chasse et la pêche. Dans la fenêtre qui sert de vitrine, une lampe de poche. Sous l'effet du stress, sans doute, le matin de mon départ de *Coimbra*, j'avais oublié ma petite lampe de poche sous l'oreiller. Une vieille habitude de notre vie de couple : j'utilise cette petite lumière, quand je me lève la nuit, pour ne pas réveiller Roger. L'homme âgé qui tient la boutique me montre son éventail de quatre ou cinq modèles. Finalement, j'opte pour la plus petite et la plus légère. Cela va de soi.

Je jette également un coup d'œil vers les gourdes. En quittant Montréal, j'avais laissé la mienne à l'extérieur du sac, car je trouvais qu'elle prenait beaucoup de place. Comme mon sac avait été recouvert d'une cellophane, je l'ai retrouvée à Paris, sans problème. Mais en partant de Charleroi, impossible de faire envelopper le sac, ma gourde, bien fixée à mon sac dans la petite poche de côté, devait faire le trajet. Il n'en fut rien. À *Porto*, j'ai constaté, non sans peine, que le préposé aux bagages l'avait arrachée et laissée en Belgique. Je conservais seulement ma petite bouteille de trois cent cinquante millilitres. Trop peu pour parcourir de longues distances. Avant de rentrer à l'hôtel, à *Coimbra*, je me suis procuré une bouteille d'eau d'un litre pour 1 € et j'ai constaté qu'elle trouvait facilement sa place dans la pochette réservée à ma gourde. Au cours de jours suivants, j'ai pris l'habitude de me procurer des bouteilles semblables dans les petites épiceries plutôt que de me procurer une gourde. Comme aucune de celles exposées dans la petite boutique ne me plaisait, j'ai décidé, en quittant les lieux, que je ne chercherais plus à m'en procurer une.

Plusieurs années auparavant, dans des excursions sur l'*Appalachian Trail*, l'ascension du mont Washington ou même sur les sentiers incas, au Pérou, l'attention que les jeunes Américains donnaient à leur équipement me laissait

indifférent. Je n'ai jamais voulu donner priorité à l'apparence ou à la richesse de mon équipement, surtout sur les chemins de Compostelle. Je me contente volontiers de l'essentiel. Durant mes deux chemins de cette année, la bouteille d'eau que l'on retrouve dans toutes les épiceries d'Europe va me servir de gourde et je ne m'en porterai pas plus mal. Plus tard, chez moi, je reprendrai mon matériel habituel.

Finalement, mes achats terminés, ma petite lampe de poche en sécurité, nous nous arrêtons devant un bar où quelques assiettes sont disposées sur une table. La dame tente en vain de nous expliquer le menu. En absence de tout texte écrit, nous essayons sans succès de déchiffrer le sens de ses gestes. Soudain, sa fille de quinze ans entre en coup de vent et sa présence améliore considérablement notre situation. Elle s'adresse à nous dans un bel anglais jailli directement des manuels scolaires et elle nous explique tout avec gentillesse. Ainsi, nous pouvons apprécier à sa juste mesure la cuisine de madame. Comme le veut la coutume de ce pays, elle nous apporte le repas traditionnel fait de morceaux de porc, de riz, toujours accompagné de frites. Il nous aurait fallu fréquenter des restaurants plus dispendieux pour découvrir la fine cuisine portugaise.

Ce matin, après une bonne nuit de sommeil, nous quittons la ville en direction du sanctuaire de *Nuestra Señora del Socorro* par une petite route asphaltée. Les responsables de ce *camino* ont voulu apporter une variation, nous faire oublier momentanément la rectitude de la *Via Romana*. Une idée intéressante qui en cache une autre moins agréable : la petite chapelle est perchée sur une haute colline. Une belle initiative pour faire digérer notre petit-déjeuner que nous avons trouvé bien mince. Cependant, la petite route ne manque pas de charme et nous ne croisons strictement personne sur ce chemin. Par contre, un léger brouillard s'est installé sur la région et une fois rendus aux portes de la chapelle, notre regard s'étend à peine à une cinquantaine de mètres. Impossible d'admirer le paysage de ce point de vue assez élevé. Nous devons donc redescendre par la même route qui se poursuit, à travers une forêt d'eucalyptus, vers *Albergaria-A-Nova* où nous retrouvons la route nationale.

Une fois le village traversé, notre sentier s'éloigne de la route pour pénétrer dans une forêt de chênes. Une piste forestière suit parallèlement la route nationale. Nous entendons les voitures, mais nous ne les voyons pas. Sur ce chemin ombragé et bien paisible, un homme âgé vient se joindre à moi et va marcher durant deux kilomètres à mes côtés. Comme il ne parle pas du tout espagnol et que son portugais sent le terroir, j'ai bien de la difficulté à décortiquer ce qu'il baragouine. Avant de me quitter, je réussis à comprendre qu'il me conseille de prendre un autre chemin, bien plus agréable selon lui pour rejoindre la prochaine ville. J'en glisse un mot à Roger. Nous connaissons si peu le Portugal qu'il serait téméraire de s'aventurer sur un autre sentier sans un guide. Nous décidons plutôt de suivre les flèches jaunes jusqu'à la prochaine destination.

Dans *Pinheiro de Bemposta*, un premier bar vient d'ouvrir sa porte. Le soleil montre de nouveau des ardeurs qui nous accablent, nous cherchons un coin d'ombre pour boire notre café. Ici aussi, la dame s'informe de notre chemin. Décidément, comme pèlerins, nous sommes choyés, cette année.

À quelques pas du bar, nous nous arrêtons au *Supermercado* pour acheter notre dîner. Ma montre indique plus de 11 h et nous n'avons rien avalé depuis ce matin. De plus, comme il fait très beau, vous voulons manger sur le pouce le long de la route. Pendant que je surveille les deux sacs à l'extérieur du magasin, Roger achète deux sandwiches et des fruits séchés pour les petits « en cas ».

À la sortie du village, quatre hommes, des Espagnols, ont stationné leur camionnette à l'ombre de grands arbres et viennent d'ouvrir une bouteille de *Porto*. Ils nous invitent à nous joindre à eux. Nous sirotions notre petit verre, tout en échangeant des informations. Ils viennent de Grenade et font de petits bouts sur le chemin portugais. Une camionnette les accompagne et transporte les bagages. Quatre amis de collège qui partagent de bons moments ensemble pendant une semaine. Nous les remercions de leur cordialité et pour cet agréable partage, puis nous replaçons le sac sur nos épaules. Nous les croiserons deux fois au cours de la journée, nous saluant chaque fois de la main, avant de les voir disparaître devant nous à tout jamais.

Dépassé midi, un troisième pont romain de la journée chevauche une petite rivière, perdu au milieu de la campagne portugaise. Quelques grands arbres lui font de l'ombre et son large garde-fou nous permet de nous y asseoir confortablement. Séduits par le site enchanteur, nous déposons le sac pour manger nos sandwiches. À partir de ce pont, l'ancienne voie romaine, dans sa forme originale, se prolonge pendant un kilomètre, en ligne droite, nullement altérée par les ans. Nous marchons sur les mêmes pierres que les fantassins romains, deux mille ans auparavant. Nous croyons entendre parfois, derrière nous, le claquement de douze mille sandales de bois, heurtant violemment ces mêmes pierres, d'un pas cadencé, le bruit assourdissant d'une légion romaine en marche.

Dans *Oliveira de Azemeis*, le soleil radieux nous invite d'abord à éteindre notre soif sur la terrasse du bar en face de *La Residencial La Salette*. La propriétaire de ce dortoir, voyant nos gros sacs à côté de nous, vient ouvrir une fenêtre sous nos yeux, sans doute pour signifier sa présence, se disant prête à nous recevoir. Notre bière terminée, nous frappons à sa porte. L'endroit est vieillot, mais la vieille dame se montre tellement prévenante que nous sommes retenus par son amabilité, incapables de repartir pour chercher un autre gîte.

Notre guide indiquait qu'il était possible de trouver ici un café internet. Comme je n'ai pas encore envoyé un message depuis mon arrivée au Portugal, nous partons à la recherche de ce fameux café internet. Introuvable! À la mairie, à l'Office du Tourisme et même au poste de police, personne ne connaît

l'existence de ce café internet. En écoutant les gens, on en vient à se demander si le mot « internet » n'est pas lui-même la clé de l'énigme. Personne ne semble savoir de quoi il s'agit. Pourtant, nous sommes toujours en l'année 2009. À notre arrivée à *Porto*, les deux dames nous avaient avertis que le Portugal avait beaucoup de retard sur le plan de l'éducation en comparaison avec les autres pays de l'Europe. Nous en sommes de plus en plus convaincus.

Comme la ville ne renferme aucun trésor inestimable, nous nous contentons de visiter l'église, construite sur une élévation qui domine la ville. L'originalité de son revêtement extérieur attire en premier lieu notre attention. Sur un fond blanc, des blocs de marbre vert alternent avec de grands azulejos bleu pâle, cette fameuse céramique bien typique du Portugal. Cette *Igreja Matriz do São Miguel*, une véritable réussite architecturale, pointe avec fierté ses deux tours vers le ciel bleu, la fierté de ces paroissiens.

À deux pas de notre *residencial*, juste au coin de la rue, une jeune Marocaine prépare des pizzas. Nous sommes heureux de lui rendre visite à l'heure du souper. Après une seconde journée sous un soleil cuisant, nous apprécions de limiter nos déplacements en soirée.

Au matin, nous quittons la vieille dame sans faire de bruit, car, nous disait-elle à voix basse, la veille, son mari infirme supportait péniblement le claquement des portes.

Aujourd'hui, nous avons l'impression de ne jamais quitter le milieu urbain. Nous traversons une zone industrielle qui occupe tout l'espace entre les deux villes, neuf kilomètres, en fait. Pour éviter les grandes usines, les responsables du camino ont tracé un parcours à travers une succession de quartiers résidentiels, à commencer par le vaste dortoir de *Santiago de Ribaul*. Un véritable labyrinthe pour un pèlerin de passage. Heureusement, les balises clairement indiquées nous guident avec aisance et, à aucun moment, nous hésitons quant à la voie à suivre.

Nous entrons sans difficulté dans la ville de *São João Da Madeira*. Deux églises méritent un arrêt. L'immense *Igreja Matriz*, dédiée à Saint-Jean-Baptiste dont tous les murs extérieurs sont couverts d'azulejos bleu pâle surprend le visiteur au premier regard, non seulement pour la beauté de l'édifice, mais aussi pour le travail que suppose la pose de toutes ces tuiles céramiques. À l'intérieur, un grand tableau rappelle un événement qui a marqué cette ville. Le 17 avril 1809, en représailles à une attaque de la guérilla portugaise, les soldats français de l'armée de Napoléon, durant la messe dominicale, entrent dans l'église et en ressortent avec soixante-sept hommes de la paroisse qu'ils fusillent dans un champ à côté du cimetière.

L'autre église, *La Capilla de Nuestra Señora de los Milagros*, que nous croisons aussi sur notre chemin, est connue pour une tout autre raison. En 1838, un riche

citoyen de la ville a fait reconstruire un petit temple romain, érigé au IV^e siècle, mais disparu depuis, selon les plans originaux retrouvés dans une très vieille maison dont les fondations remontent à une époque très ancienne. Cette petite chapelle est considérée comme l'une des premières églises catholiques du Portugal. Il faut connaître l'origine de ce temple pour le retrouver, car le petit parc qui l'entoure est minuscule, laissant croire qu'il s'agit d'une maison un peu particulière, mais nullement un bâtiment religieux.

Cette ville est aussi célèbre à travers tout le pays pour ses chapeaux. C'est ici que l'on fabriquait ces petits chapeaux ronds que l'on retrouve sur des tableaux portugais. Un musée, *O Museu da Industria de Chapelaria*, construit pour commémorer cette industrie, en déclin aujourd'hui, occupe tout l'emplacement d'un bel édifice au centre-ville. Comme notre propre *sombrero* couvert de sueur sent déjà le pèlerin, nous passons outre devant le musée.

À la sortie de la ville, dans un ancien carrefour de routes maintenant laissé à l'abandon, quelques grosses pierres ont été rangées sous les arbres. Nous en profitons pour faire un arrêt et manger les sandwichs que nous avait préparés la dame du bar *Arrifana* pendant que nous prenions notre café de 10 h sur la terrasse.

Pour terminer notre journée de marche, nous avons droit à une belle *calzada romana*, une grande allée rectiligne sous les platanes, qui nous amène directement au petit village de *Malaposta* et à son unique endroit où se loger, *El Hotel Feira Pedra Vela*. Le prix est un peu élevé, mais nous n'avons pas trouvé d'autres solutions pour séparer en deux une longue étape de trente-cinq kilomètres qui nous semblait au-dessus de nos forces sous ce soleil sans nuages. Nous y prenons tous nos repas et profitons de la terrasse de notre chambre pour faire une lessive complète. De plus, un poste d'internet laissé à notre disposition nous permet enfin d'envoyer un premier message à nos familles. Un luxe quand même raisonnable à la portée de notre bourse.

Ce matin, nous quittons l'hôtel de *Malaposta* en pleine incertitude. Près de trente kilomètres nous séparent de *Porto* et pas un gîte en vue sur cette distance. Nous avons pourtant fait des recherches avant de partir de chez nous. Roger de son côté, moi également du mien, nous n'avons rien trouvé pour nous loger dans cette banlieue de la grande ville qui précède la traversée le fleuve *Douro*. Cette longue distance nous effraie, d'autant plus que nous devons la franchir entièrement sur des pierres ou du goudron. Au cours de nos chemins précédents, des difficultés semblables se sont déjà présentées, et chaque fois nous avons trouvé un moyen de les résoudre. Alors, pourquoi s'en faire?

Pour les trois premiers kilomètres, la même *calzada romana* qui nous avait amené à *Malaposta* se prolonge bien au-delà de la ville jusqu'au prochain village. La fraîcheur du matin nous stimule. La rangée de platanes le long de la route veille sur notre marche. Ici et là, quelques grands jardins alternent avec de

vastes boisés d'eucalyptus. Un décor de rêve! Mais arrivés à *Ferradal*, nous sommes rejoints par la dure réalité. Le *camino* s'engage le long de la route nationale. Nous sommes contraints de marcher sur l'asphalte ou sur des trottoirs qui traversent des villages, et cela, jusqu'à *Porto*.

Je suppose que ce parcours en milieu urbain a donné bien des sueurs aux organisateurs de ce chemin. Les nombreuses déviations, les multiples chantiers de construction que nous côtoyons portent à croire que ce tracé a été modifié à plusieurs reprises au cours des dernières années pour éviter le pire. Finie la belle ligne droite! Comme le rat qui furete, nous avançons le nez à fleur de terre, regardons à gauche, à droite, pour deviner où vont nous conduire nos pas. Parfois, une voie ferroviaire exige un contournement, d'autres fois, une nouvelle autoroute nous bloque le passage. Pourtant, nous devons admettre que les flèches demeurent précises, exactes, et que le rythme de notre marche se maintient, même s'il faut pivoter souvent sur nos talons.

À *Mezelos*, nous traversons le quartier résidentiel à travers un dédale de ruelles, alors qu'à *Loreiro de Baixo* le *camino* nous conduit aux portes d'une petite chapelle, complètement perdue au milieu de grandes usines, sauvée de la démolition par ces travailleurs qui suent dans leur vaste bâtiment tout autour de ce petit temple du Moyen Âge. Le très grand *monasterio de São Salvador de Grijó* ne semble pas connaître un meilleur sort. Construit en 1235 dans la vallée de *Vouga*, entouré d'une vaste forêt pour protéger sa solitude, ce couvent des Augustins était célèbre jadis pour sa pharmacie, sa bibliothèque et ses jardins où l'on cultivait des plantes médicinales. Aujourd'hui, sa forêt a été réduite à quelques arbres qui apportent un peu d'ombre sur les stationnements asphaltés et les plantes médicinales ont été remplacées par des éprouvettes de laboratoire. La science a quitté les espaces verts pour déambuler dans de longs corridors en sarraus blancs. Ainsi va la vie!

Nous quittons l'ancien cloître l'âme un peu triste pour prendre le trottoir, en face de l'édifice, que nous allons suivre pour les vingt prochains kilomètres. Traverser une ville n'est jamais agréable, mais la traverser sans trouver de l'hébergement pèse encore plus lourd. Nous espérons apercevoir un petit *hostal* ou quelque chose du genre à proximité de cet édifice qui attire bien des visiteurs. Rien d'intéressant ne rencontre notre regard. Après un café chaud dans un bar au coin de la rue, nous ajustons nos sacs sur nos épaules, sans grand enthousiasme.

Les trottoirs, ça use les bottes et chauffe les pieds. Sans ombre ni parasol, le ciment s'est transformé en calorifères. Nous préférons ne pas trop regarder le feu qui brûle dans nos chaussons sales. Un peu dépassé midi, sur une terrasse de *Perosinho*, une dame nous apporte une assiette de poissons rôtis, que nous dégustons entre deux bières. Sous le toit de plastique qui filtre en partie les rayons de soleil, cette *cerveza* bien fraîche remet les pendules à l'heure. Nous repartons plus gaillards que jamais, décidés à trouver un logement le plus près

possible pour se glisser sous une douche rafraîchissante. Rien du tout. Des trottoirs, des trottoirs, des trottoirs...

Le ciment descend lentement vers le fleuve *Douro*, le seul élément positif de notre journée. À *Vila Nova de Gaia*, le long d'un terrain de football, entre deux viaducs d'autoroute, sur un sentier ombragé, un petit écriteau de bois mentionne que nous marchons toujours sur une voie romaine. Faut-il le savoir? Nous avons perdu tout espoir de trouver du logement. Cette fois, nous avançons à grands pas, décidés à entrer à *Porto*, coûte que coûte.

Au plus haut de la colline, nous apercevons pour la première fois le fameux pont de fer à deux étages qui enjambe le *Douro*. Inutile maintenant de chercher à droite, à gauche, je connais une *residencial* de l'autre côté du fleuve où nous irons dormir. En 2005, après le chemin d'Arles, j'étais venu ici pour prendre un avion vers Paris. Le jeune couple qui m'avait accueilli dans leur gîte de la rue *Alvarez-Cabral* avait fait preuve de beaucoup de gentillesse à mon endroit, j'aurai le plaisir de les revoir.

Nos trottoirs descendent maintenant vers le pont. La sueur qui perle sur nos fronts a perdu de son importance. Nous connaissons la fin de notre périple. Avant de traverser le pont, je sors mon appareil de photo. Le paysage en vaut la peine. À nos pieds, la vieille ville s'étend le long des deux rives du fleuve. Dans la chaleur de cette fin d'après-midi de mai, les bruits de la cité montent jusqu'à nous. Mon regard s'attarde d'abord à la cathédrale, construite sur une élévation, avant de descendre par étapes jusque sur les quais. Des embarcations de toutes grandeurs sillonnent les eaux du fleuve qui scintillent sous les rayons du soleil. Cette ville grouille d'activités multiples, bruisse dans ses moindres recoins et s'étire jusqu'à l'océan Atlantique.

Sur la partie supérieure du pont, réservée à une ligne de tramways, une passerelle bien aménagée le long de cette voie permet aux piétons de passer d'une rive à l'autre, tout en admirant les magnifiques édifices qui composent cette ville. En fait, il serait difficile de trouver un meilleur point de vue.

La traversée terminée, nous déposons le sac sur la première terrasse rencontrée. En face de nous, à l'ombre, un thermomètre géant, comme on en voit souvent en Espagne, indique un beau trente-trois degrés. Nos bouteilles d'eau étant à sec, nous abreuvons notre soif d'un grand verre de bière froide. Même si 17 h va sonner bientôt dans le clocher de la cathédrale, cette fois, nous sommes certains de trouver du logement. Inutile de se presser.

Oporto

Avec le vent frais qui vient de l'océan Atlantique, les odeurs qui montent de ses quais, ses ruelles étroites et sombres, accrochées à la falaise et ses riches quartiers autour de la *Praça da Liberdade*, la ville de *Porto* couve dans son sein tout un univers de sensations variées, contrastantes, où chacun y trouve son compte, du plus pauvre au plus riche. Une ville très particulière que les Romains appelaient *Portus Cale*, car on pouvait y mettre à l'abri une flotte complète de navires marchands ou militaires, et que les Portugais nomment maintenant *Oporto* (le port). En fait, à cause de sa position géographique et de sa constitution géologique, cette agglomération définit son centre à partir de son port de mer tout à fait exceptionnel, sur la face ouest du Portugal.

En souvenir de ses conquêtes au Mozambique et en Angola et même sur les côtes de l'Inde occidentale, *Porto* a conservé quelque chose des couleurs de l'Afrique et des odeurs venues de l'Asie. Si les quais construits par les Romains servent aujourd'hui de promenade sur la *Ribeira*, les vieux quartiers du Moyen Âge, en flanc de colline, ont maintenu leur aspect mystérieux et secrets, tandis qu'au sommet de la falaise, la *Avenida dos Aliados*, en face de la cathédrale, a vu naître au cours des derniers siècles des édifices majestueux qui rappellent son passé glorieux.

Toute visite de *Porto* doit commencer par la Sé, le nom que les Portugais donnent à la cathédrale, parce qu'elle évoque l'ancienne forteresse quasi imprenable, qui a résisté à combien d'attaques venues par mer, venues par terre. Perchée sur sa colline, elle domine la ville, le fleuve et le port. Seule la *Torre dos Clerigos*, construite en 1754 par un architecte italien, peut prétendre s'approcher de sa hauteur. Cette tour, construite à proximité du port, offre une vue splendide sur les activités maritimes et les rives nord et sud le long de l'océan Atlantique.

En face de la cathédrale, la *Praça de la Liberdade* regroupe les activités financières avec la *Bolsa*, les palais baroques et les rues piétonnières jalonnées de boutiques de toutes sortes. En bas, le long du fleuve *Douro*, sur la *Ribeira*, une très longue promenade bien aménagée, s'étendent des restaurants à la portée de tous les budgets, l'endroit idéal pour passer une belle soirée avec des amis. Au-dessus de nos têtes, le pont *San Luis* fut construit en 1886 pour relier facilement le monde des affaires de la Rive-Nord avec les usines de la fabrication du porto, établies depuis toujours sur la Rive-Sud du *Douro*. Ce vin cuit, bien typique du Portugal, a fait connaître son pays d'origine à travers le monde entier.

Pour nous, ayant repris des forces au premier bar rencontré après la traversée du pont, nous partons à la recherche d'un gîte pour la nuit. Dans l'espoir de revoir le jeune couple de Portugais qui m'avait si bien accueilli en 2005, nous

nous dirigeons vers la *Residencial Brazilia* sur la rue *Alvarez-Cabral*. Une fois rendu sur place, j'appuie sur la sonnette. Pas un bruit. Comme la porte n'est pas verrouillée, je me permets d'entrer. À la réception, personne. Soudain, du bruit se fait entendre dans une chambre. Un homme en sort, mal rasé, hirsute, vacillant sur ses jambes. L'image véritable de l'ivrogne qui n'a pas terminé de cuver son vin. Un parfait inconnu. Il nous montre une chambre qui nous convient, nous donne la clé, sans nous inscrire. Nous hésitons un moment. Comme nous sommes épuisés après nos trente kilomètres, nous demandons peu de choses : prendre une bonne douche fraîche, laver notre linge et nous étendre un peu avant d'aller souper. Finalement, sans rechigner, nous lui donnons nos 25 € et commençons à nous installer.

À 19 h, à la recherche d'un restaurant, nous nous arrêtons au premier bar au coin de la rue, sur la *Praça de la Republica*. Une salle de billard attire quelques sportifs au sous-sol, mais à l'étage, les quelques tables attendent leurs premiers visiteurs. Malgré les litres d'eau, deux cafés, un grand verre de bière, nous ne réussissons pas encore à éteindre notre soif, tellement la sueur nous a vidés de toute énergie. Le garçon de table a deviné nos attentes, il dépose devant nous le menu avec notre potion traditionnelle. Pour ce soir, nous nous contenterons de l'essentiel, avec une bouteille de vin, bien sûr.

De retour à la *residencial*, une jolie jeune dame occupe le bureau de la réceptionniste. Nous pouvons alors nous inscrire, recevoir le sceau sur nos *credenciales* et nous coucher en toute sécurité. Elle nous indique même un endroit où nous pourrions prendre notre petit-déjeuner, demain, avant de quitter la ville.

La sortie de *Porto* se fait dans la plus grande facilité. La vieille route a été construite sur la base de l'ancienne voie romaine. La ville s'étend vers le nord, s'éternise, mais le trottoir est d'une rectitude incroyable jusqu'à la *Capela de Araujo* : dix kilomètres en ligne droite. Au Moyen Âge, ce tronçon portait le nom de *Karraria Antiqua* et est devenu par la suite la route nationale, précédant l'arrivée de l'autoroute et des autres voies rapides.

Nous nous arrêtons à proximité de la chapelle pour notre second café du matin. Cette *ermita* de *Araujo* est bien connue dans la région pour son portique en granit et surtout pour l'immense chêne qui lui fait ombrage. Au XIX^e siècle, lors d'une forte inondation, l'arbre a protégé la petite chapelle, mais son tronc s'est ouvert et dans cette fente béante, les gens du village ont aménagé un sanctuaire miniature. Depuis, le chêne autant que la chapelle sont devenus objets de culte et un centre de rassemblement à la fête de saint Pierre à qui l'édifice est dédié.

La chaleur demeure intense, nous espérons partager en deux jours cette longue étape de trente-sept kilomètres. Pour la première fois depuis les deux dernières journées, la route nationale dévie de la voie romaine qui tourne à droite vers la

rivière *Leça* que nous traversons sur un pont médiéval, construit sur les bases d'un autre pont, plus ancien. Nous sommes heureux de quitter les trottoirs et de retrouver la campagne. Ce chemin tortueux croise l'autoroute, chevauche deux fois la voie ferrée, mais conserve le charme de la vie rurale.

À *Maia*, la porte ouverte d'un bar s'offre comme une invitation à nous arrêter. La chaleur intense, l'absence de vent et d'ombre, rend notre promenade plus ardue. Il devient urgent de faire des arrêts plus fréquents, de chercher un abri loin du soleil.

Le *camino* s'engouffre ensuite dans une zone industrielle où le fléchage a subi bien des avaries. Les nouvelles flèches jaunes rivalisent avec les anciennes pour nous présenter des directions différentes. Nous arrivons au village de *Vilar de Pinheiro*, incertains de la route à suivre. Au premier bar, sur la route nationale, le garçon nous indique de la main une *residencial* où nous pourrions trouver un lit pour dormir, mais pour l'instant, il peut nous servir à dîner. Ce qui n'est pas de refus. Le repas terminé, nous nous rendons à l'établissement indiqué, la *residencial Santa Marinha*, où l'on nous offre une chambre, à l'ombre, pour un prix raisonnable. Après dix-sept kilomètres seulement, nous sommes heureux de déposer le sac, compte tenu de la chaleur accablante. Au bar, le garçon a mentionné que l'on annonçait un trente-huit degrés en fin d'après-midi. Il n'avait pas à dire davantage pour nous convaincre de déposer le sac. En soirée, à la télévision, le lecteur de nouvelles ajoute son grain de sel : « Nous venons aujourd'hui de battre un record de chaleur, vieux de cent ans. » Cela suffit, nous reprenons le sac demain matin.

En fin d'après-midi, entre deux bières, nous devons quand même sortir de l'établissement pour faire du repérage. Nous croyons nous être égarés du chemin, il nous faut absolument retrouver les balises. Heureusement, après avoir étudié soigneusement notre guide, nous partons dans la bonne direction et au coin de la rue, une flèche jaune récente ne laisse aucun doute sur le chemin à suivre pour le lendemain.

Après le souper, le fils de la dame qui nous avait accueillis à notre arrivée est venu nous expliquer, dans un portugais tout à fait compréhensible, qu'à deux pas d'ici, il était possible d'obtenir un petit-déjeuner gratuit. Il remet à chacun de nous une petite carte qui va servir de passe-droit. De fait, le lendemain, en présentant cette carte au bar d'à côté, le café et les *tostadas* arrivent devant nous comme par magie. Un cadeau bien apprécié!

Au cours de la nuit, la tiédeur a envahi notre chambre. Tous les deux, nous avons peine à trouver le sommeil, tellement il fait chaud dans cet établissement sans air conditionné. Au matin, la moiteur demeure toujours et la fraîcheur se fait à peine sentir.

Nous croisons un couple d'Allemands à la sortie du village. La dame ne parle qu'allemand tandis que son mari s'exprime dans un anglais approximatif. Au cours de notre tentative de conversation, je réussis à comprendre qu'ils avaient commencé, hier, leur première journée de marche. Si je saisis bien leurs propos, ils en gardent un triste souvenir. La dame, semble-t-il, a beaucoup souffert de la chaleur à tel point qu'à l'heure du souper, après une chaude discussion, ils ont failli mettre fin à leur projet. Ce matin, ils ont repris la route en espérant que la situation allait s'améliorer. À cause de cette chaleur, ils se proposent d'avancer par petites étapes. Nous les reverrons sur les sentiers au cours des prochains jours.

Peu après, quatre petits villages, *Mosteiro, Vilar, Gião et Vilarinho*, se suivent à peu de distance sur une belle ligne droite. À n'en pas douter, la voie romaine se cache sous nos pas. À intervalles irréguliers, de belles rangées d'arbres nous apportent un peu d'ombre, ce qui rend notre marche nettement plus agréable. Dans les agglomérations, nous longeons parfois les murs de pierre pour obtenir les mêmes effets.

À la sortie de *Vilarinho*, un panneau de bois nous invite à faire un long détour, car, mentionne-t-on, le pont romain fait l'objet d'une importante rénovation. Cependant, rien n'indique que la route est fermée. Nous décidons d'aller voir sur place. Quelle n'est pas notre surprise d'apercevoir un pont tout neuf, récemment rénové, qui brille au soleil. Le pont romain de *Zameiro* sur le *Rio Ave* est certainement, et de loin, le plus magnifique ouvrage ancien que nous ayons pu admirer jusqu'ici. Nous nous arrêtons pour contempler ce chef-d'œuvre et prendre des photos sous tous les angles. La rénovation semble parfaitement réussie.

Quand nous arrivons à *Junqueira*, de larges bouquets de fleurs décorent chaque maison dont plusieurs sont de construction récente. Ce gros village, connu dans tout le Portugal pour la qualité et la grandeur de ses serres, donne l'impression d'être beaucoup plus prospère que ceux que nous venons de traverser. On cultive ici plusieurs variétés de camélias, ces belles fleurs d'un rouge vif, qui donnent de la couleur à un parterre. La *Quinta Villar de Matos* est reconnue aujourd'hui comme la plus célèbre de ces serres. Le bar dans lequel nous entrons fait montre, lui aussi, d'une étonnante richesse. Pour cette fois, une bière froide va remplacer le traditionnel café de 10 h.

À la sortie du village, un petit tunnel sous l'autoroute nous permet de retrouver la *calzada romana* et le pont romain au-dessus du *Rio Este*. Érigé sous la forme d'une seule arche, il n'a pas la majesté du pont précédent, même s'il a donné son nom au village, à proximité, *São Miguel de Arcos*. Le *camino* se prolonge sur la voie romaine pendant quatre kilomètres jusqu'à la prochaine agglomération où nous attend le premier *albergue* du chemin portugais.

Ce village, *São Pedro de Rates*, fut d'abord une étape importante de la voie romaine. Puis, les premiers pèlerins de Compostelle le rendirent célèbre à plusieurs titres. C'est ici que reposa le premier disciple de saint Jacques, *Pedro*, qui serait venu évangéliser cette région et aurait créé le diocèse de *Braga*. C'est également dans ce village que les moines de Cluny, grands défenseurs des chemins de Compostelle, auraient inauguré leur premier monastère au Portugal. On peut d'ailleurs voir, à côté de l'église, la chapelle du couvent, le seul bâtiment qui reste de ce passé religieux. Au départ des moines, *los frailes agustinos* (les frères augustins) occupèrent les lieux jusqu'à la démolition du couvent, au XVIII^e siècle. Avant de fermer les portes, les frères transportèrent le tombeau de *São Pedro* dans la cathédrale de *Braga* où il est toujours vénéré.

Devant la grandeur de cette chapelle, on peut deviner que le monastère occupait un vaste espace. Sa façade ressemble en bien des aspects à celle de la cathédrale de *Braga* et à la grande *Igreja del Salvador* de *Travanca*. Ces trois bâtiments construits à la même époque et selon le même modèle possèdent chacun une structure en granit, une façade riche en sculptures et une nef cruciforme. À l'intérieur, les petites fenêtres laissent pénétrer peu de lumière et il faut prendre le temps d'habituer nos yeux à la pénombre pour admirer les galeries de sculptures qui représentent des scènes d'autrefois.

Pour atteindre l'auberge des pèlerins, nous devons traverser le village et nous rendre à proximité d'un ancien domaine. Le bâtiment a été rénové et aménagé pour les pèlerins en 2004. En plus de deux salles de bain, une cuisine et une salle de réunion, deux dortoirs peuvent accueillir une trentaine de pèlerins. À la fin de la journée, nous serons une douzaine de personnes pour coucher dans ce gîte. Après plusieurs jours de solitude, nous sommes heureux de retrouver d'autres pèlerins avec qui partager, notamment une dame de Montréal, plusieurs Allemands et trois jeunes Autrichiennes.

À deux pas de l'*albergue*, une petite *tienda* (épicerie) a ouvert ses portes. Ce soir, pour la première fois, nous allons manger dans le gîte. Comme il y a pénurie de casseroles et que la cuisinière est minuscule pour la grande famille que nous formons, nous nous contentons d'un repas froid composé de pain, de jambon et de fromage, arrosé par le vin du pays. Le temps s'est rafraîchi quelque peu, nous connaissons une belle soirée, assis sur des bancs de bois, dans la cour de l'*albergue*, à partager avec les autres pèlerins.

Claudine, une dame de l'Abitibi, de la ville d'Amos pour être plus précis, mais qui vit à Montréal, est partie hier de *Porto*. Elle a parcouru cette longue étape, aidée de quelques moyens de transport. Elle accompagne une Allemande qu'elle avait rencontrée quelques années auparavant sur le *Camino francés*.

Helmut, un pèlerin allemand qui marche seul, veut profiter de ce chemin pour mieux connaître le Portugal, apprécier la bonne cuisine et visiter les églises. Il ne

croit pas pouvoir parcourir toute la distance à pied, car il a déjà un problème à une jambe et n'a jamais été un marcheur d'habitude.

Dès 6h du matin, nous sommes réveillés par les premiers pèlerins qui remplissent leur sac. Un fait nouveau pour nous. Juste à côté de moi, les jeunes Autrichiennes se mettent à causer à haute voix comme si tous les dormeurs avaient déjà quitté leur lit. Je n'ai plus le choix, je dois me lever. Roger, qui a mis des bouchons dans ses oreilles, tient le coup plus longtemps. Finalement, nous sommes les derniers à ramasser nos effets et à quitter les lieux, après le petit-déjeuner pris au gîte, sur une table à l'extérieur, pour bien profiter de la fraîcheur du matin.

Nous quittons *São Pedro de Rates* sous un ciel bleu sans nuages. Sept belles journées sans pluie, mais quelle chaleur! Heureusement, ce matin, le temps est plus frais et un vent léger fait bouger les feuilles. Dès le premier *Cruceiro* (un grand crucifix sculpté dans la pierre), à un croisement de routes, nous empruntons un chemin étroit entre deux murs de pierres qui traverse des vignobles et des champs de maïs. Un sentier comme les pèlerins les aiment. À plusieurs endroits, de petits boisés se font un plaisir de nous fournir un peu d'ombre. Pendant six kilomètres, c'est le bonheur parfait!

À *Pedra Furada*, après être passés devant la petite *ermita* rurale, la situation se détériore. Quelques usines qui servent à produire des boîtes de conserve et des *bodegas* où l'on entrepose les bouteilles de vin attirent une circulation plus abondante. Devant la grande église, *Igreja de Carvalhal*, nous rejoignons la nationale N-306, une route asphaltée plus large, très droite, mais sans accotement, qui nous oblige à rester vigilants, détruisant ainsi tout le charme de notre sentier rural. Quatre kilomètres plus loin, à l'entrée du village de *Pereira*, la route dévie et le sentier s'engage sur un chemin tortueux qui zigzague à travers une forêt d'eucalyptus, pour un court espace de temps, hélas! À l'approche de la grande ville, *Barcelos*, une zone industrielle et de multiples commerces s'étalent le long de notre route. Puis, notre chemin dévie vers un labyrinthe de ruelles, un quartier résidentiel qui sert de dortoir à la grande ville.

Non sans peine, le sentier nous oblige à traverser l'autoroute, la voie ferrée et plusieurs routes secondaires avant d'atteindre le haut pont gothique sur le *Rio Cávado* et finalement entrer dans la ville de *Barcelos*. Nous arrivons sur une grande place où il est facile de trouver l'Office du Tourisme. La jeune fille nous remet une carte de la ville et signale quelques hôtels où nous pourrions trouver un lit pour dormir. *L'Albergueria do Terço*, sur la rue *São Benito*, près du centre commercial, nous convient très bien. Et le prix de 34 € pour deux personnes nous apparaît tout à fait raisonnable, pour une grande ville comme celle-ci.

Comme notre petite étape de seize kilomètres nous laisse bien des temps libres, en après-midi, nous passons à l'Office du Tourisme où la jeune fille nous permet

de disposer d'un ordinateur durant une demi-heure pour revoir notre courrier. Nous avons perdu la trace de plusieurs pèlerins, seul Helmut a suivi nos pas. Au souper, il nous raconte que la sortie de *Porto* lui a causé bien des problèmes de santé. Dès son arrivée à *Barcelos*, il a dû se faire donner un massage hygiénique. Comme je ne suis pas spécialiste de ce genre d'exercice, je vous laisse deviner en quoi il consiste.

Cette ancienne forteresse de l'époque romaine s'est transformée en une ville à vocation commerciale au début de la Renaissance. Chef-lieu d'une région prospère, elle s'est développée au cours des siècles qui ont suivi. Plusieurs palais se sont construits le long de la grande avenue, la *Avenida da Liberdade*, et font la fierté des citoyens. Cette agglomération est reconnue surtout pour ses aspects commerciaux et de nombreuses foires agricoles s'y tiennent chaque année. L'emblème de la ville, *El Gallo de Barcelos*, ce fameux coq rouge se voit partout à travers la cité et les villages de la région, une marque de commerce que les producteurs de vin ou de céréales connaissent bien.

Il existe une légende, connue de tout le Portugal, concernant ce coq à la couleur du sang. Un pèlerin de la Galice qui traversait le pays pour accomplir son pèlerinage avait été pris fausement pour un voleur de grand chemin. Malgré tous les efforts déployés pour clamer son innocence, il allait être pendu le lendemain. Comme ultime supplique, il demanda d'être présenté une dernière fois au juge. Ce dernier fêtait avec des amis et se préparait à se mettre à table. Le juge lui dit : « Si tu es innocent, fais chanter ce coq que l'on vient de déposer dans mon assiette. » Et aussitôt un coq couvert de sang se mit à chanter. Le juge jeta le coq aux orties, mais libéra le prisonnier. Quelques années plus tard, ce *Galliego* revint à *Barcelos* pour élever un monument au coq qui lui avait sauvé la vie. Cette histoire de coq ressemble étrangement à celle de *Santo Domingo de la Calzada*, comme si les histoires des Chemins de Compostelle passaient facilement d'un pays à un autre.

Lo Campo da Feira, un regroupement de boutiques commerciales et petites épiceries, expose une variété de marchandises à proximité de *Los Paços do Concelho*, des édifices à bureaux relativement nouveaux, au fond de la grande place du marché, qui représentent le centre des affaires. Juste à côté, la mairie, l'Office du Tourisme, et plusieurs grandes banques ont établi leurs bureaux, alors que les palais anciens, l'église principale et les musées se retrouvent dans le vieux quartier, à proximité du pont. En soirée, Helmut nous invite à venir partager un repas gastronomique avec lui. Nous préférons décliner l'offre, compte tenu du fait que le prix de l'hôtel a légèrement endommagé notre budget.

Après cette journée de repos, nous nous sentons d'attaque pour entreprendre une longue étape de trente-trois kilomètres. Après avoir étudié soigneusement le chemin, rien ne laisse croire que nous pourrions trouver un logement avant *Puente de Lima*. Nous entrons dans une région montagneuse où les arbres, plus

abondants, nous font souvent de l'ombre, nous croyons être en mesure de franchir cette distance à pied, sans utiliser un véhicule de soutien.

Pour les trois premiers kilomètres, nous traversons une zone urbaine sur des rues parallèles à la route principale, mais arrivés à *Vila Boa*, nous empruntons d'abord la *rua do Spirito Santo*, passons devant un grand *cruceiro* avant de nous engager sur un chemin ancien, bien tranquille, qui part en direction des collines boisées. Nous suivons alors la vallée du *Rio Cãvado*, un chemin traditionnel qui porte le joli nom de *la rua dos Caminhos de Santiago*. Pour les dix premiers kilomètres, le chemin monte constamment jusqu'à *l'Alto de Portela*, avant de redescendre en pente raide vers le vieux pont romain de *Taboas* où nous nous arrêtons pour un café. Au Moyen Âge, le pont avait été très endommagé par les fortes crues du printemps et n'avait jamais été restauré. Les pèlerins devaient passer sur de larges planches qui vacillaient au-dessus de l'eau. Son nom viendrait de ces « *tablones* », posées sur les piliers de l'ancien pont. Aujourd'hui, complètement restauré, il permet la traversée de lourds véhicules.

Le temps est frais, légèrement nuageux, ce qui rend notre marche fort agréable. Le maïs pousse en abondance au fond de la vallée, alors que sur le flanc des collines exposées au soleil, des vignes en forme de parapluie sont chargées de petits raisins verts, promesse d'une belle récolte. Sur ce tronçon, les villages se font rares et nous sommes incertains de trouver à dîner. Finalement, vers 13 h 30, un panneau de bois nous comble de bonheur. Un restaurant, derrière l'église de *Vitorino de Plães*, sert des repas. Les derniers clients quittent l'établissement quand nous nous présentons avec nos gros sacs. Mais les deux dames âgées nous invitent à nous mettre à table, elles vont nous servir les restes de ce qu'elles avaient préparé pour le repas du midi. Nous aurons deux assiettes différentes, mais abondantes, et combien succulentes. Durant le repas, les deux dames qui ont déjà travaillé en France viennent nous entretenir de leurs séjours en terre française et de leur retour difficile dans leur pays d'origine. Nous reprenons le sac pour les douze derniers kilomètres, lourds de conséquence.

Dès la sortie du restaurant, le sentier monte dans la colline, une pente raide qui grimpe vers *l'Alto de Albergaira* à travers une forêt d'eucalyptus. Il arrive à certains moments d'essoufflement de regretter mes côtelettes de porc mangées au dîner. Une fois le col traversé, le chemin forestier descend lentement vers la vallée de *Lima*. Des vignes de deux mètres de hauteur, toujours en forme de parapluie ouvert, couvrent le flanc de la colline. Une région très fertile où le vin va couler en abondance, cet automne.

Un chemin agricole suit à peu de distance la route principale jusqu'à *Seara* où nous retrouvons la voie romaine qui va nous amener jusqu'au célèbre et très long pont romain sur le *Rio Lima*.

Dans cette vallée, loin des régions boisées, le soleil fait sentir sa présence sur nos épaules. Nous avançons d'un bon pas et vers 16 h, les premiers quartiers résidentiels de la ville de *Puente de Lima*, le long du fleuve, sont déjà visibles. Deux calvaires et une chapelle nous informent que nous marchons toujours sur le chemin ancestral. Dès que le sentier débouche sur une clairière, à proximité du cours d'eau, nous apercevons pour la première fois le pont dans toute sa longueur, mais il reste encore quelques kilomètres pour l'atteindre.

En entrant dans la ville, une seule idée taraude notre esprit : déposer le sac, prendre une douche et une bonne bière froides. Dans notre empressement à trouver un logement, nous acceptons une chambre dans la première *residencial* que nous trouvons. Malheureusement, cet hébergement sera le plus cher et le plus mal tenu de tout notre chemin. Cette *residencial São João* deviendra l'épreuve qui laisse de moins bons souvenirs. Si nous avons été plus sages, nous aurions dû refuser ce logement pour en rechercher un autre. La vieille dame aigrie, bourrue, n'avait rien d'accueillant et elle faisait payer à prix fort ses installations laissées à l'abandon. Mais après trente-trois kilomètres, dans cette région montagneuse, épuisés, vidés de toute notre énergie, nous n'avions plus le courage d'aller voir ailleurs. Dans chacun de nos chemins, nous pouvons citer au moins un exemple où nous avons eu le sentiment d'être pris un peu en otage, à cause de la situation. Mais il faut parfois une ligne noire dans un tableau pour mettre en évidence toutes les nuances qui s'y trouvent. Nous quitterons la chambre et la vieille dame, le lendemain, sans regret.

En attendant le souper, nous marchons un peu à travers le vieux quartier, en face du pont. La ville aurait été construite à l'époque de l'empereur Auguste, donc, au début de notre ère, sous la forme d'une place forte pour défendre l'entrée du pont, lui-même érigé durant ces mêmes années. Petit à petit, des marchands seraient arrivés et une ville aurait pris naissance tout autour de la forteresse. Ce pont de vingt-quatre arches dont seize sont dessinées selon une forme ogivale est l'un des plus longs ponts romains qui a traversé deux mille ans d'existence et est encore utilisé par les piétons. Autrefois, deux tours fortifiées protégeaient chacune des extrémités. Aujourd'hui, utilisé uniquement par les piétons, le pont a vu disparaître les éléments défensifs au début du siècle dernier. Durant les festivités de l'été, ce monument sert maintenant pour la promenade et donne un cadre artistique pour des expositions de peinture ou des festivals musicaux.

De la forteresse elle-même, sise sur la colline, il ne reste qu'un mur latéral, flanqué de ses deux tours, la *Torre de São Paulo* et la *Torre de Cadeia* (la prison). Le *palacio de los Marqueses de Puente de Lima* et l'*Igreja Matriz*, l'église cathédrale, situés à proximité de la forteresse, sont les deux édifices les plus imposants de la ville

En soirée, nous avons l'occasion de croiser la majorité des pèlerins rencontrés à *San Pedro de Rates*. Pendant que nous marchons le long du quai, à la recherche d'un restaurant, Claudine, attablée au deuxième étage d'un établissement, nous fait signe de la rejoindre. Nous entrons dans ce restaurant italien où déjà plusieurs pèlerins ont commencé à manger. À peine assise à table, Claudine veut me faire goûter à son vin qu'elle trouve délicieux. Je me lève et m'approche de sa table. Pendant que nous parlons ensemble, une dame, assise à la table voisine, se lève subitement : « Vous ne seriez pas monsieur Bernier, qui a écrit *Mes 2 000 kilomètres...* »? Notre conversation se poursuit à trois. Et d'une autre table, au fond de la salle, arrive un autre Québécois qui a lu également mon livre. Quelle rencontre! La dame de Laval participe à une foire commerciale pendant que le monsieur de Sherbrooke est simplement un touriste de passage. Tous les deux me parlent de mon histoire avec *Felice*, la jeune handicapée espagnole. Puis, nous échangeons quelques informations avant que je retourne me rasseoir avec Roger, tout ému de cette rencontre imprévue. Qui aurait pu croire qu'une telle chose m'arriverait, que ces deux personnes qui avaient lu un de mes livres se retrouveraient ici, dans ce restaurant italien, au milieu d'un groupe de pèlerins. Il y a de ces hasards...

Depuis la fermeture de la maison d'édition ARION et le départ de l'éditeur vers la France, emportant tous nos livres, je croyais mes écrits morts et enterrés. Roger me dit alors : « Tu vois, c'est comme ça quand on écrit des livres. Ils viennent nous revoir au moment où on s'en attend le moins. »

Nous regagnons notre chambre peu après le souper, désireux de passer une bonne nuit. En entrant, nous apercevons deux sacs sur nos lits, dans lequel la vieille dame a mis deux petits pains et une bouteille de jus. Un véritable petit-déjeuner de pèlerin! Pour la nuit, heureusement, cette *residencial* se trouve derrière des bâtiments plus importants, loin de toute circulation automobile, nous connaissons un sommeil très paisible

Après le petit-déjeuner pris dans la chambre, nous partons rapidement en direction du pont. Déjà quelques pèlerins sont en marche devant nous, alors que d'autres suivent derrière. Nous traversons le long pont sous un temps gris qui annonce la fin des beaux jours. Derrière nous, la ville apparaît plus imposante, à partir de ce point de vue. Nous commençons alors une montée impressionnante qui va nous amener à plus de quatre cents mètres d'altitude au-dessus du *rio Lima*. Après nos trente-trois kilomètres d'hier, la montée s'annonce plutôt rude.

Aujourd'hui, nous suivons toute la journée, presque sans interruption, la voie romaine, numéro XIX, une *calzada romana* également empruntée par les pèlerins du Moyen Âge qui se rendait à *Santiago*. Ce fait explique que nous croisons constamment des signes de ce chemin, sous forme de chapelles, *ermitas*, calvaires ou de simples croix de pierre.

À la sortie du village de *Arcozelo*, les vieilles pierres plates de la voie romaine n'ont nullement été changées depuis sa construction, il y a deux mille ans, même s'il en manque une ici et là. Par contre, le pont romain au-dessus du *rio Labruja* a rendu l'âme, détruit en partie par les crues printanières et remplacé par une passerelle métallique qui nous évite de traverser le cours d'eau à gué. En montant dans cette forêt de hêtres, nous pouvons voir constamment à notre droite de jolies petites cascades qui ruissellent de la montagne.

Une route asphaltée, à proximité du village d'*Arco* nous arrive de la gauche et nous conduit au pied de *l'ermita Nuestra Señora das Neves*. Perdue dans la montagne, cette petite chapelle reçoit certainement des visiteurs, car un large stationnement en fait le tour. À sa droite, un grand *cruceiro*, les pieds couverts de fleurs récentes, veille sur le bâtiment religieux. Lors de notre passage, aucun bruit ne venait distraire la solitude de ces lieux bénits.

Pour atteindre le point le plus élevé de la montagne, un sentier se cabre devant nous et s'élève dans la forêt, des conifères ayant remplacé les grands feuillus. Au milieu des pierres, des racines, le bâton à la main, nous montons péniblement vers le sommet le plus élevé de tout le chemin du Portugal. Peu avant le point ultime, je m'assois sur un tronc d'arbre, renversé par le vent, sans doute, pour attendre Roger qui peine dans les côtes abruptes. Arrive le couple d'Allemands, leur bâton à la main, ils avancent d'un bon pas, même si la dame semble à bout de souffle. Elle me lance entre deux soupirs : « *Aufsteigen zu colleguen.* » (Il monte votre copain). Nous échangeons un brin de conversation avant que Roger nous rejoigne. Cette fois, aucun doute possible, ils sont disposés à se rendre jusqu'au bout. Nous nous reverrons à plusieurs reprises avant *Santiago*.

Nous atteignons bientôt le sommet de la montagne à *l'Alto de Portela Grande* où deux chemins forestiers se croisent. Nous sommes au point le plus élevé du chemin du Portugal, à quatre cents mètres, c'est donc dire qu'il n'est jamais très élevé. Aucune comparaison avec le col de Somport, dans les Pyrénées, sur le chemin d'Arles ou celui de Roncevaux où commence le *Camino francés*.

Nous commençons ensuite la descente vers *São Roque*, le village le plus élevé de la vallée du *Rio Miño*, ce même fleuve que j'avais traversé en 2001, en Espagne, avant *Portomarin*. Il était alors à sec. Ici, il semble qu'il a pris du volume. Je pourrai en être sûr quand je le franchirai, demain. Pour l'instant, nous descendons toujours sur la voie romaine, parallèle à une route qui nous arrive par la gauche. À notre droite, les moulins de *Cabanas* qui jadis utilisaient l'eau du *rio Coura*, soit pour couper du bois, soit pour moudre le grain. Ils sont laissés aujourd'hui à l'abandon, l'électricité ayant remplacé cette source d'énergie.

Avant d'entrer dans le village de *São Roque*, près du pont romain sur le *rio Coura*, une vieille borne militaire indique que la construction de ce pont remonte

à l'an 217, sous l'empereur *Marcus Aurélius Antoninus* alors que l'église du village, la *Igreja de São Pedra de Rubiães*, fut terminée en 1257, la date étant gravée dans une pierre, près de la porte d'entrée. À l'intérieur du bâtiment religieux, le sarcophage d'un évêque du lieu, y fut amené, peu après sa construction et y demeure toujours.

Quand nous arrivons à *l'albergue de Rubiães*, Claudine vient nous ouvrir la porte et nous constatons qu'il y a déjà beaucoup de monde dans le gîte. Plusieurs pèlerins que nous avons rencontrés à *Puente de Lima* sont déjà installés, pourtant nous ne les avons jamais vus sur les sentiers. Le mystère de ce chemin. Une Allemande qui ne peut plus marcher à cause de ses ampoules a loué une camionnette et transporte les sacs de toutes les filles qui le désirent. Nous croisons également notre ami Helmut qui déclare avoir une tendinite dans le pied gauche qui l'empêche de marcher sur les sentiers. De notre côté, nous croyons plutôt qu'il s'agit d'une élongation musculaire, car au cours des derniers jours, nous l'avons vu souvent lever le pouce droit pour héler un taxi, cela peut à la longue amener un étirement du muscle du gros orteil du pied gauche.

Nous profitons de ce très beau gîte, vaste et moderne, pour nous installer à notre aise. Le beau temps est revenu et nous pouvons étendre notre lessive sur de longues cordes, dans un espace aménagé à cette fin. À deux cents mètres, au pied de la côte, un bar, *El cafe Ponte Nova*, reçoit beaucoup de pèlerins. Le patron qui a trouvé chez ces personnes qui passent devant son établissement une source de revenus considérables depuis la construction du gîte en 2005 se plaît à accommoder tous ses clients. Dès que nous arrivons pour dîner, plusieurs pèlerins nous accueillent avec des embrassades. Personne ne s'informe de notre chemin, car bon nombre d'entre eux ont contourné la montagne en voiture. Que dire davantage? Sauf le couple de pèlerins allemands que nous avons rencontré à la sortie de *Porto* et avec qui nous avons traversé la montagne, aujourd'hui, pour tous les autres, il serait difficile de décrire la route qu'ils ont suivie, seuls ou en groupe. Mais comme nous n'avons pas l'intention d'évaluer qui que ce soit, nous ne posons pas de questions. À chacun son chemin!

Le soleil est radieux en cet après-midi du début de juin, nous en profitons pour faire le tour du village. Juste au pied de la colline sur laquelle est construit le gîte, la voie romaine s'étend devant nous. Nous l'empruntons pour traverser un pont romain d'une seule arche, contourner le restaurant le plus important de cette petite agglomération, *el restaurante Bom Retiro*, et pour nous arrêter à l'épicerie-bar à la sortie du village. Pendant que nous dégustons une *San Miguel*, un vieil homme vient s'asseoir à côté de nous. Dans un mélange à peine compréhensible de français, de portugais et d'espagnol, il nous raconte qu'il a fait ce chemin de *Faro* à *Santiago*, quand il était jeune homme, il y a cinquante ans. Son récit, rempli de toutes sortes d'anecdotes bien vivantes dans sa mémoire, n'est pas dépouillé d'intérêt. Nous essayons, non sans peine, d'en saisir tout le sens. S'il faut le croire, les conditions étaient nettement plus difficiles

à cette époque. Pour le remercier de ses propos, nous lui offrons une bière qu'il se fait un plaisir de partager avec nous.

Au souper, Helmut nous invite encore une fois à son souper gastronomique au restaurant *Bom Retiro*. Nous préférons rester au café *Ponte Nova* avec Claudine et quelques Allemands. Pendant que le soleil descend lentement sur la montagne que nous avons traversée aujourd'hui, assis sur la terrasse du café, nous prolongeons ces moments de fraternité, le regard tourné vers la forêt dont le pelage verdoyant rougeoit lentement sous les feux du soleil mourant avant d'entrer dans la nuit. Nous revenons vers l'*albergue* au moment où les premières étoiles commencent à briller dans le firmament.

Ce matin, dans le gîte, les premiers pèlerins se lèvent dès 5 h 30. Une heure plus tard, les lumières s'allument et tout le monde parle fort, impossible d'essayer de se reposer davantage. Nous préparons notre sac pour notre dernière journée au Portugal, car dans vingt kilomètres, nous arriverons à la frontière de l'Espagne.

En jetant un regard par la fenêtre, le temps brumeux ne nous invite guère à partir rapidement. Nous prenons le petit-déjeuner en compagnie de quelques pèlerins et quittons les lieux à 7 h.

Nous empruntons la voie romaine en face de l'*albergue* et nous nous arrêtons à l'épicerie-bar pour un premier café. Plusieurs pèlerins sont déjà attablés au moment où nous entrons. Nous partageons quelques bribes de conversation, sans savoir que, pour plusieurs d'entre eux, nous ne nous reverrons plus. Les jeunes Autrichiennes se cherchent un moyen de transport alors que d'autres pensent à quitter simplement le chemin à la frontière entre les deux pays.

À la sortie de la petite *tienda*, une forte montée nous attend vers le *santuario São Bento*, deux cents mètres plus haut. Au pied de la montagne, une autre borne militaire de l'époque romaine a traversé les âges, celle-ci fut placée là sous l'empereur *Julianus*. Aujourd'hui, elle se trouve juste à l'entrée du stationnement de la petite chapelle *São Bartolomeu de Antas*.

La montée, assez raide, exige un effort constant, mais sans difficulté, car une route asphaltée nous conduit jusque devant le sanctuaire de saint Benoît. Ici aussi, un large stationnement permet d'accueillir beaucoup de voitures. Le 11 juillet de chaque année, à la fête du saint, cet emplacement se remplit, selon les dires d'une vieille dame qui entretient un parterre devant la chapelle au moment où nous passons à côté d'elle.

Au bout du stationnement, un sentier descend très rapidement à travers une autre forêt d'eucalyptus vers le village de *Paços* et la vallée du *Miño*. Dans la plaine, notre route asphaltée, relativement droite, croise constamment d'autres

chemins de campagne. La région étant très densément peuplée, nous avançons à travers un dédale de routes qui nous oblige à rester vigilants, car les balises sont parfois absentes ou donnent des signaux contradictoires. Malgré tout, comme nous nous dirigeons plein nord, il demeure assez facile de conserver le cap, l'océan Atlantique n'étant jamais très loin de notre regard, à notre gauche.

À *Fontoura*, la grande église *San Miguel* paraît bien seule, perdue dans un champ de maïs. Le village s'est déplacé un kilomètre plus loin, laissant l'église, qui n'est pourtant pas abandonnée, seule au milieu de la prairie. Au Moyen Âge, elle était entourée d'un village important, un livre ancien rapporte que la reine Isabel de Castille y aurait dormi lors de son pèlerinage. Les guerres et les grandes pestes de cette époque ont parfois modifié grandement les données géographiques.

Près de *Paços*, avant la traversée du pont médiéval sur le *rio Fervença*, de larges pierres laissent croire que nous marchons toujours sur une voie romaine. À proximité du cours d'eau, nous déposons le sac près d'un *cruceiro* où un bar vient d'ouvrir sa porte. Le temps demeure couvert, mais nous n'avons pas reçu une goutte de pluie, encore. Sept kilomètres nous séparent de *Valença do Minio*, où nous voulons nous arrêter au gîte portugais avant d'entrer en Espagne.

Notre dernier tronçon de chemin portugais se poursuit dans une région fertile et prospère où les bâtiments agricoles abondent le long de la route, entraînant une circulation constante et assez régulière. Nous avançons un œil à la recherche des balises, car les déviations se multiplient, l'autre œil surveillant les véhicules qui viennent à notre rencontre. Ici, l'étroitesse des accotements demeure la règle et les Portugais aiment toujours enfoncer le pied sur le champignon de leur voiture.

Nous arrivons à *Valença do Minio*, il est à peine 11 h 30. L'emplacement de l'*albergue* sur l'*Avenida de los Bombeiros voluntarios* n'est pas clairement indiqué dans notre guide, d'autant plus que ce bâtiment se trouve légèrement à l'extérieur de la ville, à proximité du nouveau poste des pompiers. À notre grande surprise, nous apprenons en nous présentant à la porte que le gîte n'ouvre ses portes qu'à 16 h. Alors, pourquoi attendre? Nous revenons vers les balises, à la recherche d'un restaurant pour dîner. Pendant que nous regardons à gauche, à droite, pour trouver à manger, nous voyons passer quatre Asiatiques, probablement des Japonais, qui marchent l'un derrière l'autre, d'un pas rapide, comme les frères Dalton dans *Lucky Luke*. Nous ne les avons pas vus auparavant, nous ne les reverrons plus, au cours des prochains jours. Marchant plus vite que leur ombre, ils passent devant nous comme des pèlerins fantômes, sitôt aperçus, sitôt disparus. Une vision fugitive qui ne dure qu'un instant.

Ne trouvant pas de restaurant à proximité, nous demandons à un vieil homme, sur le trottoir, s'il connaît un endroit où nous pourrions manger. Il se fait un plaisir

de venir nous montrer une porte où, au deuxième étage, un restaurant sans affiche sert des repas pour les employés de bureau du secteur. Seuls d'abord, nous voyons arriver les premiers clients et le restaurant ne tarde pas à se remplir de personnes très familières avec les lieux.

Après le repas, nous ne voulons pas quitter la ville sans une rapide visite de la forteresse qui fait sa réputation. Cette ville possède une très longue histoire. Les Lusitaniens, avant l'arrivée des Romains, avaient construit un premier fort avec une palissade qui l'entourait complètement. Les Romains, sous la férule du consul *Decius Brutus*, y construisirent un *oppidum* capable de résister à toutes les attaques et en confièrent la gérance aux centurions qui avaient vaincu les habitants du pays. Après sa destruction par les barbares, les rois portugais, *Sancho* et *Alfonso II*, reconstruisirent les murailles et nommèrent la ville, *Contrasta*. Prise par les soldats espagnols du roi *Alfonso IX*, la cité changea de nom pour s'appeler dorénavant *Valença*. Grâce au jeune roi portugais Henri II, dit le Navigateur, la ville revint dans le giron du Portugal, cent soixante-douze années plus tard. En 1807, les soldats de Napoléon firent sauter les portes de la forteresse à la dynamite, mais ne purent détruire les murailles de vingt mètres d'épaisseur par quinze mètres de hauteur. Par la suite, les habitants reconstruisirent les portes, mais la forteresse ne subit aucune autre attaque.

Il est près de 14 h quand nous sortons de la forteresse pour nous diriger vers le pont de fer qui enjambe le fleuve *Miño*. En face de nous, la cathédrale de *Tui* qui domine la colline au-dessus de la ville brille dans le soleil éclatant. Par contre, la muraille de la ville espagnole, en partie détruite, n'a pas l'éclat de celle de la ville portugaise. Nous arrivons au pont en même temps que le couple d'Allemands, que nous nous croisons depuis quelque temps.

Le fleuve *Miño*, à nos pieds, qui recueille les eaux de toutes les rivières qui descendent des montagnes de *León*, en Espagne, est devenu un fleuve imposant, surtout en ce printemps pluvieux. En 2001, quand j'ai traversé ce cours d'eau, devant *Portomarin*, nous pouvions voir le clocher de la petite église du village immergé par un barrage en aval, alors qu'en 2005, après une longue période de sécheresse, un troupeau de vaches broutait autour de cette même église, le fleuve étant complètement à sec. Aujourd'hui, entre *Tui* et *Valença*, l'eau coule en abondance et donne un air de majesté à ce large fleuve sur le point de rejoindre l'océan Atlantique. Le pont de fer qui relie les deux rives possède une passerelle suspendue au-dessus des eaux, bien protégée de la circulation routière, qui rend très sécuritaire la traversée du fleuve.

En arrivant de l'autre côté, un grand panneau bleu de la communauté européenne, perlé d'étoiles dorées qui encerclent le mot Espagne, nous indique clairement que nous venons d'arriver dans ce nouveau pays. Nous disons adieu aux Allemands qui n'ont pas l'intention de venir coucher au gîte et nous prenons le sentier qui remonte le long du fleuve en direction de la cathédrale.

Revenir en Galice

J'ai toujours terminé mes chemins en Galice. Revenir dans cette province du nord-ouest de l'Espagne soulève en moi chaque fois bien des émotions. Ce n'est pas tant l'arrivée à *Santiago* qui m'intéresse, ni l'idée de finir mon chemin, mais de retrouver cette ambiance particulière, de fouler cette terre chargée de souvenirs. Pour le pèlerin, revenir en Galice, c'est renouer de belles relations avec ce peuple très simple, très accueillant qui travaille très fort sur une terre rocheuse, balayée par les vents et la pluie, les yeux tournés vers l'immense cathédrale que les années ont couverte de mousse, de vert de gris et de fiente d'oiseaux.

Ce peuple celtique, de la même origine que les Bretons de France et les habitants du pays de Galles, en Angleterre, apportent une attention très particulière à ces marcheurs venus de toutes les parties du monde pour les visiter et s'agenouiller au pied du tombeau de leur patron, saint Jacques. Après avoir parcouru des kilomètres et des kilomètres, le *Caminate* arrive en Galice, au bout de son très long périple, le corps souvent marqué par des blessures, le visage brûlé par le vent et le soleil. Ceux que les pèlerins appellent, *los Galiegos*, dans la langue de leur pays, se font un plaisir de l'accueillir en toute simplicité et aménagent leur demeure et leurs habitudes de vie pour rendre son séjour parmi eux des plus agréables.

Cet amour du pèlerin se reflète même dans l'aménagement du territoire. Les sentiers de la Galice sont tracés en dehors des routes goudronnées et entretenues avec soin. Ils traversent de petits villages de fermes laitières, parcourent des chemins boueux tracés par des vaches au regard triste et au pas nonchalant, chevauchent de nombreux ruisseaux au-dessus desquels des dalles de pierres, disposées d'une manière sécuritaire, permettent aux pèlerins de passer à gué, sans mouiller leurs bottines déjà souillées par la boue et les bouses de vache. Les prairies verdoyantes alternent avec les bosquets d'eucalyptus où les parfums des grands arbres se mêlent et se confondent avec les arômes bien particuliers du fumier étendu dans les champs.

Cinq grands chemins sillonnent la Galice. Au sud-ouest, le long de l'océan Atlantique, celui que nous sommes en train de parcourir, entre dans cette province par la traversée d'un pont au-dessus du fleuve, *el Miño*. Ce chemin très ancien fut construit par les armées romaines après la conquête de la péninsule ibérique, plus de cent ans avant l'ère chrétienne. Quant aux pèlerins, ils commencèrent à le parcourir seulement au XI^e siècle, après la reconquête du pays par les chrétiens, auparavant occupé par les Maures.

Au nord-ouest, l'entrée en Galice se fait également par la traversée du très long pont au-dessus de la baie de *Ribadeo*. Au Moyen Âge, les pèlerins qui arrivaient

par bateau devaient d'abord trouver un port sur la côte, à l'abri des vents, avant d'entreprendre leur chemin vers *Santiago*. La grande baie de *Ribadeo*, protégée par une haute colline, offrait un asile sans risque pour les petits navires d'autrefois. Le gîte, construit à cette époque sur le bord de la rive, est encore utilisé aujourd'hui et témoigne de ce fait. Ce sentier fut donc tracé par les tout premiers pèlerins qui laissèrent, à chaque carrefour, des souvenirs qui ont traversé le temps. Il est possible encore aujourd'hui de constater à quel point ce chemin était fréquenté.

Au centre, parcouru par plus de quatre-vingts pour cent des pèlerins, le *Camino francés* entre en Galice par le village de *O Cebreiro*, au sommet de l'une des montagnes de la *Sierra de León*. Cette agglomération dont les bâtiments furent construits en pierre des champs ou en granit demeure un lieu mythique du chemin. Fouetté par les vents, la pluie et les bourrasques de neige en hiver, il a su résister à toutes les intempéries qui ont marqué son histoire. Le pèlerin, fatigué, épuisé par la difficile ascension de la montagne, y trouve accueil et repos, avant de poursuivre plus avant à travers la province.

Au sud-est, la *Via de la Plata* bifurque à gauche après *Montamarta* pour terminer la traversée de la Castille et rejoindre les montagnes de *León* qui s'étirent alors vers le Portugal. Deux énormes sentinelles protègent cette province de l'envahisseur venu de la plaine de la Castille, d'abord le village, haut perché, de *Palacios de Sanabria*. Aujourd'hui, les palais en ruines font plutôt figure de symboles, alors que l'immense forteresse de *Puebla de Sanabria*, au sommet de son pic rocheux, veille fièrement au-dessus de la vallée de la rivière *Tera*.

Pour le cinquième chemin, au nord-est de la Galice, les montagnes des Asturies assurent la meilleure défense de la province qui soit. Au cours des siècles, aucune armée étrangère n'a réussi à s'y frayer un passage et à s'y installer. Même les légions romaines, dont la réputation dépassait de loin les limites de l'empire, ont préféré bâtir leurs camps fortifiés au pied de ces montagnes. Ce peuple fier et ingénieux a su garder sa liberté et la ville d'*Oviedo* conserve encore aujourd'hui les murailles qui ont réussi à la protéger des envies de ses voisins.

Cette année, à la fin de mon périple, j'aurai parcouru tous ces chemins, sans oublier celui qui va de *Santiago* à la mer. Ces quatre-vingt-dix kilomètres qui séparent la basilique de l'océan Atlantique font également partie de l'histoire du pèlerinage. Les gens d'autrefois s'y rendaient, dans la majorité des cas, enlevaient leurs vêtements sales qu'ils brûlaient sur la grève avant de revêtir des habits neufs, signe de leur transformation. Ils n'oubliaient surtout pas de prendre une coquille qui jonchait le sol sur le bord de l'eau, comme preuve de leur venue à Compostelle.

En 2001, un trajet en autobus m'avait permis de visiter les lieux. En 2005, j'ai parcouru le sentier jusqu'à *Fistera*, à pied, le gros sac sur les épaules, alors qu'en 2008, refaisant le même parcours, dans des conditions semblables, j'ai plutôt bifurqué vers *Muxia*, cette fois, au cours de la dernière journée de marche. D'ailleurs, le très beau gîte, sur la partie élevée du village, attire de plus en plus de marcheurs. Pour tout pèlerin, l'arrivée à la mer prend un sens particulier. Les gens du Moyen Âge faisaient le chemin de Compostelle pour préparer leur mort. Selon la croyance populaire, l'âme des défunts suivait le mouvement du soleil pour monter au ciel. Chaque chrétien devait donc passer par l'ouest avant d'atteindre le paradis tant désiré, d'où l'engouement pour Compostelle. Cette idée très chrétienne s'est tranquillement estompée avec la découverte que notre petite planète était ronde, mais bien des traces demeurent encore. Il suffit de se rendre sur la pointe rocheuse où une église basse et massive, *Nuestra Señora de la Barca*, construite comme une forteresse capable de résister à toutes les intempéries, s'enfonce comme un éperon dans la mer. Aucune marée, aucune tempête n'ont pu effacer les textes gravés dans la pierre.

Quant à moi, après tant de chemins parcourus en Galice, mes plus beaux souvenirs, s'échelonnant sur tellement d'années, s'entremêlent et parfois se confondent. Il me serait impossible aujourd'hui d'en faire la liste. Quelques événements pourtant demeurent bien présents dans ma mémoire.

En 2001, je marchais en compagnie de *Lola*, une jeune dame de Barcelone. À chacun de nos arrêts, elle me parlait longuement de son pays. Même si j'étais venu en Espagne en 1974 avec ma femme, Micheline, que j'avais traversé en voiture plusieurs provinces du centre et du sud, couchant dans une petite tente japonaise qui prenait place à côté de nos valises, cette Espagnole me faisait découvrir sa terre natale sous un nouveau jour. C'est grâce à elle que j'ai commencé à aimer la Galice et ses habitants.

Cette même année, alors que les autres pèlerins continuaient leur marche, je m'étais arrêté longuement à la chapelle *Santa Carmen*, peu avant l'entrée dans la ville de *Melide*. Une jeune fille, vêtue du costume traditionnel du pays, faisait figure d'hôtesse et présentait tous les objets contenus dans cette petite église du XI^e siècle. Un Christ en croix, accroché par une seule main, tendait l'autre au passant qui s'en approchait. Avec délicatesse et patience, la jeune fille avait pris le temps de tout m'expliquer jusqu'à l'arrivée d'un couple de Français qui, voulant tout savoir, mais ne comprenant pas un mot d'espagnol, me bombardait de leurs « qu'esse qu'a dit, qu'esse qu'a dit ». Au début, devant leurs questions incessantes, je me sentais dans l'obligation de traduire les propos de la jeune fille, mais bientôt, le charme de la rencontre étant rompu, je profitai de la première occasion pour m'esquiver et reprendre mon sac afin de rejoindre mes compagnons de route.

Le lendemain, dans une section isolée du chemin, un fermier qui venait de transformer sa maison pour accueillir des pèlerins, nous avait reçus, Roger et moi, avec une affabilité extraordinaire. Durant le repas, pendant que nous dégustions des viandes froides préparées par une voisine, il nous expliquait son projet. Il avait transformé sa ferme pour accueillir les gens qui passaient devant sa porte. Nous étions ses nouveaux clients. En 2007, le hasard a voulu que nos pas nous ramènent devant cette demeure. L'aménagement paysager avait laissé place à une terrasse pour accueillir plus de pèlerins. Lors de notre passage, sa femme, aidée d'une jeune voisine, fournissait à peine à répondre aux demandes des marcheurs attablés à l'intérieur comme à l'extérieur. L'ancien fermier était devenu une victime de son succès.

Sur le *Camino francés*, devant l'affluence de pèlerins, les gens de la Galice trouvent toujours une solution pour nous aider. À l'entrée d'un petit village, peu après *Arzua*, une dame avait transformé son étable en restaurant. Nettoyé, restauré et peinturé, le bâtiment avait chassé les souvenirs des premières occupantes, les gentilles vaches galiciennes. Par un heureux concours de circonstances, au cours des dernières années, des travaux routiers ont fait dévier le chemin qui passe maintenant entre la grange-restaurant et la maison. Les anciennes chaises de parterre ont fait des petits qui prennent maintenant la place qu'occupait jadis le tracteur de la ferme au repos. Vu le grand nombre de pèlerins qui traversent le nouveau domaine, plusieurs jeunes filles du village ont trouvé ici un emploi à deux pas de chez elles. La majorité des pèlerins s'y arrêtent, soit pour un café, soit pour un petit gâteau, et y sont fort bien accueillis.

Il serait facile de citer des centaines d'initiatives de la sorte. Les gens de la Galice se sont adaptés à la venue des pèlerins. Les sentiers font maintenant partie de leur vie. C'est avec joie que la plupart nous ouvrent leurs mains, chacun à leur façon. Nous sommes devenus leur gagne-pain et la majorité nous le rend bien. Aussi le pèlerin qui arrive en Galice pour une cinquième ou sixième fois, a l'impression de revenir un peu chez lui, sur sa terre d'accueil.

Depuis l'an 829, l'année du premier pèlerinage du roi des Asturies, *Alfonso II*, cette province du nord-ouest s'est profondément transformée. La colline de *Padrón*, désertique et couverte de chardons à l'époque où fut découvert le tombeau de saint Jacques, a vu naître d'abord une première chapelle, remplacée peu après par une église, avant que ne s'élève l'immense basilique de Saint-Jacques de Compostelle que nous connaissons aujourd'hui. Non seulement une ville s'est construite autour de cet édifice, mais tout le long des chemins qui nous amènent dans cette région éloignée du pays, des monastères, des couvents et des gîtes de toutes sortes ont vu le jour. La Galice fut pendant des siècles la destination de milliers de pèlerins, et aussi le moteur du développement du nord de l'Espagne.

En ce jeudi 4 juin 2009, toutes ces idées se bousculent dans ma tête pendant que je m'avance sur le pont de fer au-dessus du fleuve *Miño*. Roger marche devant moi, alors qu'un couple d'Allemands, avec qui nous venons de visiter la forteresse de *Valença*, la partie la plus au nord du Portugal, suivent derrière nous. À la sortie du pont, au moment où nos bottes foulent à nouveau le sol de la Galice, nous nous arrêtons pour quelques photos. Les Allemands nous apprennent qu'ils doivent poursuivre leur route. Nos chemins se séparent ici. Nous ne les verrons plus. Après de chaudes accolades, des saluts de la main, nous tournons à droite en direction de la ville de *Tui*. Un sentier le long du fleuve *Miño* serpente à travers un parc sur la rive droite avant de tourner à gauche vers la colline où se dresse la cathédrale à côté de laquelle nous espérons trouver le gîte municipal.

La cathédrale de *Tui* trône sur un rocher qui domine la ville, impossible de la manquer. À ses pieds, les anciennes murailles, contrairement à celles de la ville portugaise, en face, ont été en majorité détruites. Seules quelques parties de murs sont encore bien visibles. En montant vers ce lieu haut perché, nous nous arrêtons pour contempler une dernière fois le fleuve tranquille qui coule au pied de la forteresse de *Valença*. Une vue magnifique de la place forte!

La cathédrale de *Tui* n'a rien de l'élégance et de la majesté de celles de *Burgos* ou de *León*. Construite à l'époque où le Portugal et l'Espagne se disputaient cette région de la péninsule ibérique, elle a conservé trop de souvenirs de son passé militaire pour s'élever au rang des chefs-d'œuvre artistiques. Bien intégrée, jadis, à la muraille qui servait à défendre la ville, à ses pieds, elle a vu trop souvent le sang de ses enfants couler inutilement. Entourée de couvents qui la protègent, elle a brandi fièrement l'étendard de la chrétienté dans cette région souvent aux prises avec des guerres qui s'éternisaient.

La façade, large et massive, est précédée par un portique rectangulaire qui donne l'impression d'entrer dans une forteresse. Son toit plat, garni de pierres carrées qui épousent en partie la forme des créneaux des anciennes places fortes du Moyen Âge, rappelle son passé guerrier. À l'intérieur, d'étroites fenêtres ont remplacé les meurtrières et laissent pénétrer peu de lumière. La pénombre laisse dans l'oubli un grand nombre de statues et d'objets sacrés que la multitude de lampes ou de lampions cherche en vain à éclairer de leurs flammes vacillantes pour nous permettre d'admirer convenablement cet art sacré.

À la sortie, nous nous dirigeons immédiatement vers le gîte. L'ancien *albergue de los peregrinos* a été transformé en un musée diocésain et c'est un couvent, d'abord abandonné par les religieuses, puis aménagé pour les pèlerins, qui maintenant nous reçoit. La restauration, tout à fait récente, est bien adaptée aux besoins des marcheurs. Une jeune fille nous inscrit et vient nous montrer les lieux, nous laissant libres de choisir le lit qui nous convient. À la fin de la journée, nous serons une douzaine de pèlerins dans ce gîte de trente-six places.

En fin d'après-midi, nous descendons dans le vieux quartier à la recherche d'un restaurant pour le souper. Sur la *Avenida de la Concordia* comme sur la *calle Seixa*, une rue piétonne en demi-cercle, qui suit le contour des anciennes murailles, plusieurs établissements vont ouvrir leurs portes dès 20h30. Il sera facile d'y trouver un endroit qui nous convient pour un repas frugal. Nous nous arrêtons dans un café internet pour envoyer de bonnes nouvelles à nos familles et amis. Malheureusement, les ordinateurs sont remplis de virus, impossible d'arriver à un résultat satisfaisant. Nous préférons revenir au gîte pour écrire quelques notes et préparer le chemin du lendemain.

Vendredi matin, plusieurs pèlerins sont déjà partis quand nous nous levons. Nous avons décidé, la veille, de fractionner en deux la longue étape de trente et un kilomètres qui chemine jusqu'à *Redondela*. La courte distance à parcourir, aujourd'hui, nous laisse le temps de préparer notre départ en douceur, inutile de se presser. Après un petit-déjeuner pris dans un bar à proximité du gîte, nous quittons la ville sous un léger brouillard. Pour les deux premiers kilomètres, les flèches jaunes, très nombreuses, nous conduisent à travers un dédale de rues, de tunnels, de voies ferrées et d'autoroute, qui pourrait nous en faire perdre notre latin. Par bonheur, l'*autovia* traversée, le sentier s'engouffre dans une forêt d'eucalyptus où le calme et la tranquillité ramènent à notre esprit nos réflexions matutinales.

À l'entrée du village de *Magdalena*, juste à côté du célèbre pont romain, *el ponte das Febres*, un petit bar vient d'ouvrir ses portes. Selon les historiens, le saint patron de la ville de *Tui*, *San Telmo*, serait décédé en traversant ce pont en 1251. Une large pierre tombale, à la sortie du pont, raconte l'événement. Sur la terrasse, six Portugais sont attablés pour le café du matin. Ils viennent de commencer leur chemin, aujourd'hui, et deux d'entre eux se plaignent déjà de se découvrir des ampoules aux pieds. Pendant que nous dégustons la boisson chaude, un pèlerin se métamorphose en infirmier pour aider ses compagnons. Nous les laissons sur place au moment de reprendre le gros sac, ignorant dans quelles conditions ils vont poursuivre leur route.

Le chemin se prolonge à travers la forêt où un calvaire et plusieurs croix de pierre confirment que ce sentier très droit et légèrement soulevé tire son origine de l'ancienne voie romaine et qu'il peut être considéré comme un parcours traditionnel des pèlerins d'autrefois. Malheureusement, en sortant du boisé, au pont médiéval, *ponte de Velga*, sur le *rio Louro*, d'épais nuages sombres s'avancent en notre direction. De plus, nous entrons dans une zone industrielle où les refuges s'avèrent impossibles à trouver. Le déluge nous atteint de plein fouet dès que nous posons le pied sur le premier trottoir. Arrosés par les chutes d'eau venues du ciel et éclaboussés par les lourds camions qui se font un plaisir de vider les flaques d'eau sur le pauvre pèlerin, nous subissons le supplice des

douches successives pendant plus d'une heure avant que les nuages se vident complètement de leur charge d'humidité.

Après sept kilomètres d'arrosage, nous arrivons à *O Porriño*, bien lavés, bien propres, le *poncho* sur nos épaules, alors que le soleil fait de nouveau son apparition. À la mairie, le vieux monsieur qui nous accueille se montre d'une grande gentillesse. Dans son bureau où il reçoit les pèlerins, il nous invite d'abord à retirer ce qui nous protégeait de la pluie, puis procède à notre inscription. Il nous remet également un plan de la ville avec lequel nous pouvons trouver le chemin à suivre pour nous rendre au gîte municipal. Dans quelques minutes, nous dit-il, des policiers vont venir vous ouvrir les portes.

Après avoir franchi les deux cents mètres qui nous séparent de son bureau, nous nous assoyons sur les marches de l'escalier du gîte. Une jeune policière arrive peu après, nous fait visiter les lieux et nous donne ses recommandations. Ce très grand *albergue* nous séduit par sa propreté et les services offerts. Nous nous installons dans un coin paisible et nous ne serons nullement importunés par les autres pèlerins qui arriveront au cours de l'après-midi. Après une douche chaude et la mise de vêtements secs, nous revenons auprès de la mairie pour un léger dîner à la cafétéria *Passo a Nivel*, juste à côté de la voie ferrée. Sur place, quelques ordinateurs récents sont installés dans un coin de la salle à manger; je peux enfin envoyer un message au Québec.

Vers 16 h arrive un groupe de jeunes Espagnols qui déposent leur sac dans l'autre dortoir. Seul Helmut, notre ami allemand, se joint à nous. Il se plaint d'un torticolis. Nous lui conseillons de faire attention à sa santé. Le fait de souvent tourner la tête vers l'arrière pour héler un taxi peut à la longue créer de sérieux traumatismes à un pèlerin. Son mal vient sans doute de là. Comme cet Allemand nous a montré à plusieurs reprises qu'il avait le sens de l'humour, nos remarques glissent sans effet sur le dos de ce canard qui craint la pluie et les orages.

En soirée, en attendant l'ouverture des restaurants, nous flânonnons pendant quelque temps dans le petit parc aménagé le long d'une rivière qui traverse la ville. Cette agglomération n'offre pas beaucoup d'attraits. Enclavée entre deux hautes collines, cette grande ville minière tire sa richesse principalement de l'industrie du marbre que lui fournit la *Sierra de O Galineiro*, à proximité de ce milieu urbain. La façade monumentale de la mairie, en face du parc municipal, écrase de sa présence les édifices construits à ses côtés. Ce bâtiment énorme, érigé par *Antonio Palacios*, au début du siècle dernier, se voulait une réplique de la cathédrale de *Tui*, mais n'a jamais servi au culte religieux. Achevés aux frais des citoyens, les édifices de l'époque lui ont plutôt donné une vocation laïque.

En ce vendredi soir, les gens se promènent lentement, profitant d'un magnifique coucher de soleil qui irradie la façade de l'Hôtel de Ville, laissant dans l'ombre

les habitations en flanc de colline. Après un apéritif et un bon repas pris sur la terrasse d'un bar, nous revenons au gîte sous un ciel sans nuage, alors que les premières étoiles s'éveillent dans le firmament.

Nous nous levons, ce matin, en écoutant le chant de la pluie. De ma fenêtre entrouverte, j'entends le petit ruisseau qui gazouille derrière le gîte. Des cyclistes espagnols sont entrés très tard, hier soir, même si la jeune policière nous avait dit que le gîte fermait à 21 h 30. Je me rappelais alors les paroles d'un vieux pèlerin de la région : « Avez-vous déjà vu des Espagnols suivre les règlements? » Il avait sans doute raison. Si les étrangers se conforment généralement aux règles exigées dans les gîtes, il n'en va pas de même pour les gens de la région qui les utilisent souvent comme hôtel de passage à peu de frais. Mais ce n'est pas à nous de remplacer la *Guardia Civil*, responsable de la majorité des gîtes municipaux. Nous constatons les faits, fermons les yeux et continuons notre route, laissant chacun faire le chemin qui lui convient.

Comme les jeunes Espagnols dorment toujours, je ramène mon sac et mes effets dans le corridor afin de le remplir et je me prépare à marcher sous la pluie. Nous nous arrêtons à la cafétéria *Passo a Nivel* pour le petit-déjeuner. Helmut vient nous y rejoindre, se disant prêt, ce matin, à suivre le sentier, malgré la mauvaise température. Nous le félicitons pour cet effort très louable. Malgré un départ un peu pénible d'O *Porriño* où nous devons affronter le croisement de deux autoroutes, une ligne de chemin de fer et la route nationale, le sentier longe des installations sportives avant de s'élever dans la montagne. La journée d'aujourd'hui se résume en peu de mots : une montée de 250 m et une descente au niveau de la mer, sous une pluie douce.

En flanc de colline, nous traversons le village de *Mos* où nous croisons les deux jeunes Autrichiennes, rencontrées à la sortie de *Porto* qui nous disent avoir dormi ici. Elles nous confirment que leurs compagnes ont définitivement quitté le chemin, les ampoules les empêchant de continuer. Au sommet de la montagne, à la croix de *Santiagoño*, notre guide nous promettait une vue extraordinaire sur la région. Mais avec cette température, pour les photos, il faudra repasser. À quelques mètres de cette croix, un calvaire très ancien, *el cruceiro de los Cabaleiros*, est érigé devant une petite place. Durant les combats contre les Maures, les chevaliers chrétiens avaient l'habitude de se réunir ici et d'y préparer soigneusement leurs attaques. Chaque année, d'anciens combattants s'y regroupent encore. Après avoir fait le tour de ces lieux, nous entreprenons la descente sans plus tarder.

Nous entrons dans *Redondela* en longeant le très grand couvent, *el convento de Villavella*. Fondé en 1554, il a déjà accueilli plus de mille religieuses de l'ordre de *San Lorenzo Justiciano*. Abandonné par cette communauté en 1940 et transformé en collège, il reçoit maintenant des centaines de jeunes étudiants. La chapelle du couvent est devenue l'église de la paroisse.

Nous arrivons au gîte vers midi. La dame qui s'occupe du ménage nous confirme que l'*albergue* n'ouvre qu'à 13 h, mais nous pouvons laisser nos sacs sur place, elle se charge d'en prendre soin. Elle nous conseille d'aller dîner au bar *Porrón*, sur la place centrale, à moins de cent mètres d'ici. Un pèlerin français, arrivé avant nous, nous le déconseille fortement, disant que cet établissement, complètement infect, ne mérite pas une visite de notre part. Nous nous y rendons, malgré tout. L'apparence ne paie pas de mine, mais l'assiette que nous apporte le propriétaire nous convient fort bien. De plus, cet homme plein de verve met beaucoup d'animation dans son bar. Les toilettes, par contre, laissent à désirer. C'est sans doute ici que le feu sacré du pèlerin français, affecté par l'odeur des latrines, s'est éteint. À la fin du repas, pour nous récompenser de notre écoute attentive, le barman nous apporte une crème maison en guise de liqueur, de très bon goût, mais qu'il faudra payer, naturellement.

Après le repas, nous revenons à la *Casa da Torre*, notre gîte. Cette tour, ou place forte, c'est le dernier bastion qui reste de l'ancien système de défense qui protégeait la ville. Au Moyen Âge, les villes côtières étaient sujettes à des attaques fréquentes qui surgissaient de la mer. Il fallait bien se protéger. Ce qui explique que les cités médiévales que nous traversons possédaient jadis des murailles et des châteaux forts, hérités généralement de l'époque romaine. Chaque agglomération engageait des vigiles qui veillaient sur la ville et avertissaient la population en cas de danger. De plus, en l'intérieur des murs, les monastères, les églises et même les habitations ordinaires étaient construits pour se défendre contre l'envahisseur, que ce soient des soldats des pays voisins ou des pirates venus de l'océan, à proximité.

Notre gîte, une ancienne tour, qui faisait partie d'un ensemble assez vaste, à la fin du Moyen Âge, a été complètement transformé de l'intérieur et est particulièrement bien aménagé, aujourd'hui, pour les pèlerins. Il peut recevoir jusqu'à cinquante-quatre personnes. Nous y serons une trentaine à la fin de la journée.

La ville de *Redondela*, située au niveau de la mer, entourée de hautes collines, est reconnue pour ses viaducs et ses ponts en fer. Le premier, *el viaducto Petro Floriani*, construit en 1876, relie par une voie ferrée, la ville de Madrid et le Portugal. Peint en rouge, il est bien visible au nord du quartier industriel. Le second pont de chemin de fer qui traverse la ville au-dessus de nos têtes permet aux trains de circuler entre *Coruña*, *Pontevedra* et *Vigo*. De couleur sombre, il pose son empreinte sur toute la cité. Construit en 1884 par un ingénieur espagnol, il n'a jamais été modifié, même si le concepteur s'est suicidé quand une rumeur urbaine s'est propagée, affirmant que le pont allait bientôt s'écrouler. Bien intégrés à leur milieu urbain, ces ponts et viaducs sont déclarés aujourd'hui monuments historiques.

En après-midi, le temps reste brumeux. Nous cherchons en vain un café internet. Les informations, que vient de nous donner la jeune fille à l'*Oficina de Turismo*, demeurent sans fondement : l'édifice est fermé pour cause de rénovation. Au moment d'aller souper, quelques rayons de soleil timides se faufilent enfin entre les nuages encore bien présents. Après avoir dégusté une pizza sur une terrasse, accompagnée naturellement d'une bonne bouteille de vin de la région, nous retournons au gîte.

La pluie se fait entendre au cours de la nuit, une pluie forte balayée par des vents venus de la mer. En ce dimanche matin, impossible de trouver un bar pour prendre le petit-déjeuner. Nous quittons la ville sous une pluie torrentielle, le ventre creux. Au coin d'une rue, une dame avec un large parapluie me regarde, tout à fait désolée : « *Pobre peregrino, que mal dia !* (Pauvre pèlerin, quel mauvais jour !), me lance-t-elle avec un regard plein de sympathie.

Quelques kilomètres plus loin, en pleine campagne, une petite auberge somnole sur le bord de la baie. Je lance un appel à Roger, une lumière brille devant la porte de l'entrée. Arrivé devant le portique, je tire sur la poignée, elle n'est pas verrouillée. Le bar de l'*hostal Jumboli* est ouvert. Nous laissons nos *ponchos* et nos sacs à l'abri, à l'extérieur, et nous entrons sans plus tarder. La dame, un balai à la main, me dit que les gens de l'auberge ne sont pas encore levés, mais qu'elle peut nous servir à déjeuner. Nous apprécions grandement sa gentillesse.

À la sortie de l'établissement, l'intensité de la pluie a fortement diminué. Nous traversons la N-550 pour prendre une petite route dans la montagne. De chaque côté de ce chemin forestier, des chênes et des eucalyptus, souvent entremêlés, nous protègent du vent. En redescendant la colline en direction de l'église *Santa Maria de Viso*, que nous voyons au fond de la vallée, la pluie a pratiquement cessé. Nous gardons le *poncho*, car de gros nuages menacent toujours. Plus nous approchons de l'église, plus la grande ville de *Arcade* se révèle à notre droite. Notre *camino* ne bifurque pas vers le centre-ville, mais zigzague à travers le quartier résidentiel le plus à l'ouest et se dirige vers la rivière *Verdugo*, au niveau de la mer.

Au creux de la vallée, la grande église *San Salvador de Soutomaior* était jadis le point de ralliement des pèlerins qui empruntaient ce chemin. Ce vaste édifice éclipse aujourd'hui la petite chapelle *Santiago de Arcade*, nettement plus ancienne, construite juste à l'entrée du pont de *Sampaio*. Avant l'érection de ce très long pont aux multiples arcades, ce lieu saint servait aussi de refuge aux pèlerins. Juste en face, le *castillo de Soutomaior* veillait sur la circulation maritime de la rivière *Verdugo*. L'inauguration du pont de *Sampaio*, en 1795, modifia complètement la gestion de la région. La libre circulation des biens entre les deux rives créa, à n'en pas douter, un nouvel essor économique.

Mais un événement imprévu, quelques années plus tard, allait rendre célèbre à jamais ce fameux pont. Le 6 juin 1809, le général Ney, à la tête des troupes de Napoléon, se dirigeait vers la ville de *Vigo* qu'il espérait prendre sans difficulté. Malheureusement pour lui, il fut arrêté à l'entrée du pont par une armée constituée de gens de la place, de régiments portugais et de soldats espagnols de l'armée en déroute. Le 7 juin, malgré une puissance de feu nettement supérieure, les soldats français essayèrent à trois reprises de traverser le pont, mais furent repoussés avec de lourdes pertes. Le 8 juin, des régiments français tentèrent de traverser la rivière *Verdugo*, plus en amont, mais furent aussi repoussés. Le 9 juin, l'armée française leva le camp et commença alors une longue retraite qui allait conduire à la défaite de Waterloo en 1814. Du jour au lendemain, le nom de ce pont à l'entrée du village de *Sampaio*, sur la rive droite, fut connu à travers l'Europe entière et demeura à jamais célèbre dans toutes les chancelleries.

Nous nous arrêtons sur le pont pour prendre quelques photos. Sa longueur demeure impressionnante. Les gens du Moyen Âge n'avaient pas les moyens techniques de construire un pont si long et les Romains, quant à eux, avaient préféré dévier la voie romaine et construire le *Ponte Candelas*, plus en amont, là où la rivière coulait entre des rives plus escarpées, mais plus rapprochées.

Sur la Rive-Nord de la rivière *Verdugo*, un quartier moderne s'est développé depuis l'érection du pont. Mais en flanc de colline, l'ancien village médiéval est demeuré pratiquement inchangé. Ses ruelles étroites, interdites aux voitures, ses vieilles maisons de pierres et ses escaliers pentus font encore le charme de ce village. Le *camino* monte dans une rue transversale pour redescendre peu après vers la rivière *Nova* que nous traversons sur un pont romain. Cette fois, nous retrouvons la *via romana* que nous allons suivre pendant quatre kilomètres, à travers une forêt, jusqu'au village de *Cacheiro*. Le long de cette voie romaine, deux bornes nous donnent des informations sur la construction de cette route, la première est dédiée à *Caracalla* en l'année 214, alors que la seconde, plus ancienne, fut placée à cet endroit en l'an 134, sous l'empereur Hadrien.

À la sortie du village, nous prenons une route de campagne qui va nous conduire jusqu'aux portes de *Pontevedra*, en passant devant la chapelle *Santa Marta*, au sommet d'une colline. Le temps demeure gris, et les petites averses se succèdent à intervalles irréguliers.

En entrant dans la grande ville de *Pontevedra*, la capitale de ce chemin en Galice, quelques travaux routiers ont fait disparaître bien des balises. Nous suivons attentivement les indications données sur la carte schématique de notre livre. Au plus fort d'une averse, nous nous arrêtons au centre sportif pour prendre un café et vérifier nos informations. Nous maintenons le cap. Dès que la pluie cesse un peu, nous reprenons le sac pour rejoindre le gîte. Quelle n'est pas notre surprise en arrivant devant l'établissement d'apprendre qu'il est fermé pour

les pèlerins, l'édifice ayant été réquisitionné pour les élections européennes. Sur place, une personne nous affirme qu'il ne sera pas disponible avant 20 h, l'heure de fermeture des bureaux de vote.

Très déçus, nous nous assoyons sur la terrasse du bar *Taverna do Abuela* (la taverne de la vieille), à deux pas de là. Pendant que nous dégustons une bière, une dame bulgare, assise à la table à côté de nous, nous offre son aide. Dans un espagnol difficile à comprendre, elle nous affirme qu'elle connaît bien le patron. Quelques minutes plus tard, un jeune homme arrive, il nous propose une chambre pour 25 €. Impossible de refuser, surtout avec cette pluie qui continue de tomber. De plus, il nous confirme que l'on peut prendre tous nos repas dans cet établissement, malgré un très fort achalandage, dû à la quantité de gens qui s'occupent des élections et qui font un va-et-vient continu entre les bureaux de vote et la buvette où nous avons déposé nos pénates. La patience étant une vertu primordiale pour tout pèlerin, nous resterons sur place pour le reste de la journée. Peu à peu, nous voyons arriver d'autres marcheurs qui viennent se joindre à nous. Dès 16 h, toutes les chambres disponibles sont occupées. Ceux qui désirent toujours coucher au gîte officiel devront attendre jusqu'à minuit avant d'obtenir la permission de s'installer.

Pour le souper, nous retournons à la salle à manger où la famille (le père, la mère et les deux jeunes filles) se déplace au pas de course pour satisfaire tout ce monde. Les joues et le front rougis par la fatigue et le feu de l'action, les deux adolescentes surtout font preuve d'une patience qui nous étonne. Une journée exceptionnelle pour eux qui exige le maximum d'efforts. Malgré quelques clients nerveux qui rechignent parfois, les femmes tentent tant bien que mal de garder le sourire, pendant que le père, devant ses chaudrons, essaie de chanter, constamment interrompu par les appels de celles qui servent les tables. Une belle leçon de solidarité familiale!

Au matin, le silence règne en face des bureaux de votation. De nombreuses pancartes à l'effigie des candidats d'hier ont perdu leur sourire et jonchent le sol. Le temps est toujours gris, mais il ne pleut pas. Nous nous arrêtons à la gare des trains pour prendre le petit-déjeuner.

Par la suite, la traversée de la ville de *Pontevedra* nous permet de la découvrir. Dès l'année 138, sous l'empereur Hadrien, un premier pont romain, *el ponte Veteri*, voit le jour au-dessus de la rivière *Lérez*, au même moment où un simple camp fortifié prend place sur le bord du cours d'eau. Il faudra attendre le XII^e siècle pour qu'un village s'élève sur les ruines de l'ancienne fortification romaine. En 1169, le roi Fernando II ordonne la construction d'un nouveau pont, l'ancien ayant été démoli lors du passage des Vandales au V^e siècle. Cette nouvelle construction va donner son nom à la ville naissante, *Pontevedra* (un vrai pont, en *galiego*). En 1988, un tout nouveau pont vient s'ajouter au-dessus de la rivière et permet la circulation des véhicules motorisés, faisant disparaître à jamais les

restes des arcades romaines qui tenaient encore, malgré les inondations printanières.

Après avoir cheminé presque en ligne droite à travers la ville, marchant sur de larges trottoirs le long de la rue *Virgen del Camino* et la *calle de la Perigrina*, traversant de grandes places entourées de riches édifices, particulièrement la *Plaza de la Peregrina* et la *Plaza de la Herreria*, nous atteignons ce très large pont, *el puente del Burgo*, où une passerelle, aménagée sur le côté, permet aux piétons de circuler en toute tranquillité au-dessus de la rivière *Lérez*. Rendus au milieu du cours d'eau, nous jetons un coup d'œil rapide sur les rives, un arrêt très court, car la pluie nous revient et le vent qui s'élève ne nous incite guère à nous attarder.

Après avoir longuement zigzagué à travers une zone industrielle sur la rive droite de la rivière, le *camino* s'engage sur une petite route qui longe une ancienne voie ferrée. Pour les six premiers kilomètres, nous avançons le long de cette voie, soit à gauche, soit à droite, sans qu'aucun train ne vienne perturber notre concentration. Les petites averses se succèdent, alimentant notre réflexion et notre mélancolie. Au village de *San Caetano*, nous quittons la route pour un sentier à travers une forêt de grands chênes. Le vent s'est apaisé et la pluie se transforme en bruine. Pour la première fois de la journée, nous connaissons des moments de grande quiétude qui nous font oublier les déboires de la veille.

J'ai toujours aimé marcher, et surtout, j'ai toujours aimé marcher dans une forêt.

Enfant, je devais parcourir deux kilomètres pour me rendre à l'école primaire. Notre maison était située à la limite du territoire allouée à l'école du rang. Ma grande voisine partait chaque matin, en sens contraire, en direction de l'école du village, alors que moi et mes sœurs parcourions une distance d'égale longueur, matin et soir, à pied, pour nous rendre à une école assez miteuse. Ce chemin de campagne, j'en connaissais tous les trous et toutes les roches qui faisaient bondir les anciennes voitures à ressort qui le parcouraient. Même si j'ai usé bien des semelles sur ce gravier, je ne me suis jamais plaint de la longueur de la route.

À neuf ans, mon père m'avait envoyé au bout des champs cultivés, sur la colline où paissait notre troupeau de moutons, pour en compter le nombre, car, chaque été, des loups de la forêt des Sept Lots, à l'extrémité de notre propriété, venaient faire provision de jeunes brebis, durant les congés prolongés de notre chien de garde. Emporté par mon goût de l'aventure et le plaisir de marcher en forêt, j'étais parti en direction de notre érablière qui couvrait une élévation, à cinq kilomètres de la maison. Connaissant trop peu la région et peu soucieux de me fixer des repères, je m'étais égaré en forêt. À la tombée du jour, alors que je me préparais à passer la nuit au clair de la lune, un jeune voisin, venu à l'érablière à cheval, m'avait retrouvé et ramené à la maison, sur le dos de l'animal.

Durant mes trente-cinq années d'enseignement, l'habitude de rester debout, de marcher constamment dans la classe parmi mes élèves s'est imposée d'elle-même. Certains me le faisaient remarquer, mais je leur répondais que mon devoir de professeur exigeait de tenir éveillé les quelques cancre du fond de la classe qui ne demandaient rien de mieux que de sommeiller. En plaçant les pupitres, j'aménageais même un espace pour déambuler facilement. Ce n'était plus un geste réfléchi, mais plutôt un simple réflexe, une coutume bien ancrée en moi.

Aujourd'hui, le plaisir de marcher fait partie intégrante de ma vie. Quand le temps le permet et que la distance est raisonnable, je préfère marcher plutôt que de monter dans la voiture. Pour mes longues marches de réflexion, je choisis, de préférence, les endroits paisibles, ombragés, là où mon esprit peut divaguer en toute tranquillité. Au début de ma retraite, ma femme m'avait donné un magnifique baladeur pour écouter ma musique préférée. À mon retour de mon premier chemin de Compostelle, je l'ai donné à mon fils, préférant dorénavant le silence.

Marcher comme ce matin, sous ces grands chênes qui forment une large voûte au-dessus de nos têtes, me procure un réel bonheur, difficile à expliquer. Avec cette douce pluie qui alimente le feuillage, les odeurs pénètrent en moi comme par osmose. Mon âme se met à l'unisson de la nature, chacun de mes pas devient une prière. La paix s'établit au plus profond de mon être et tout mon corps ressent les bienfaits d'une telle sérénité.

Je refais des chemins de Compostelle, année après année, pour revivre ces mêmes sensations, retrouver les souvenirs de mon enfance, poursuivre ma démarche de prise de possession de moi-même, telle que je l'ai vécue à mes vingt ans, et approfondir une réflexion qui aujourd'hui encore me fait avancer. À soixante-dix ans, je ne prends aucun médicament, comptant uniquement sur mon désir de vivre pour me guérir de mes maux passagers. Depuis mon accident, j'ai compris et je sais maintenant avec certitude que chacun peut apprendre à se guérir soi-même. La Vie s'alimente de la force de notre esprit et tire sa capacité de guérison du bonheur qui nous habite.

Ce matin, j'en suis là dans mes cogitations, quand le sentier prend fin, quitte la forêt et tourne à droite sur une petite route. Nous nous arrêtons au village de *San Amaro* pour un bon café. Depuis notre départ de la « taverne de la vieille », nous n'avons aperçu aucun pèlerin. Où sont-ils passés? La dame nous confirme que nous sommes ses premiers clients. La pluie, le vent? Qui sait. Certains se sont sans doute attardés dans la grande ville. Nous apprécions notre solitude plus que jamais.

À la sortie du village, une petite route serpente au gré de la division des terres, entre la route nationale N-550 et la voie ferrée peu achalandée. Nous entrons dans une région agricole favorable à la culture de la vigne. De chaque côté de nous, de nombreux petits vignobles se partagent le sol avec la culture des céréales. Dans cette vallée de la rivière *Agra*, un type de raisin particulier, *la uva albariño*, fait la richesse de la région. Mêlé et filtré avec d'autres cépages, il améliore les saveurs et le velouté du vin. Plusieurs *bodegas*, ces entrepôts de vin bien connus dans la région, utilisent ce vin, en faible quantité, pour donner du corps à leurs produits. On en retrouve dans la majorité des vins du nord de l'Espagne. Il est possible également de se procurer ce vin, sans qu'il soit mélangé avec d'autres boissons. Dans un tel cas, les bouteilles se vendent sous l'appellation *Albariñas Rias Baixas*.

Au moment où le sentier croise la route nationale et la petite agglomération de *La Seca*, un panneau de bois nous informe que nous pouvons trouver un gîte à moins de 300 m. Comme il est déjà dépassé midi, nous nous arrêtons au bar *La Eira*, à deux pas de la station d'essence, pour prendre un léger repas. Le dîner terminé, un chemin de ferme nous conduit en ligne droite vers le gîte des pèlerins.

Cet *albergue de Briallos*, érigé en pleine campagne, au milieu de nulle part, nous étonne par son apparence et la modernité de sa construction. Sur la porte d'entrée, un numéro de téléphone. Dès que nous signalons ce numéro, une dame nous répond qu'elle va venir nous ouvrir le gîte. Assis sur le bord de la route, nous voyons une femme jeune et dynamique s'avancer d'un bon pas dans notre direction. Nous sommes les premiers pèlerins arrivés sur place.

Comme le village *La Seca* n'est desservi par aucune épicerie, l'hospitalière nous explique qu'une villageoise a aménagé dans sa maison une petite *tienda* où nous pourrions trouver l'essentiel pour nous nourrir. De plus, nous savons qu'à la *gazolineria*, au carrefour de la route nationale où nous nous sommes arrêtés pour dîner, il est possible de trouver à souper. Nous n'en demandons pas davantage. La dame nous montre comment procéder pour ouvrir la barrière métallique et nous invite à accueillir les autres pèlerins qui se présenteront. Vers 16 h arrivent un couple de Français et un jeune Espagnol, des pèlerins que nous voyons pour la première fois.

Peu après, nous allons rendre visite à l'épicière d'occasion qui tient la petite *tienda*. Sur place, nous trouvons jambon, fromage et même du vin dans un contenant en carton, tout ce qu'il faut pour nous préparer un souper pèlerin. Nous revenons rapidement au gîte, car de gros nuages s'amoncellent à l'horizon.

Dès que nous nous installons pour manger, un violent orage s'abat sur le gîte. Les Français, partis en direction de l'épicerie, font marche arrière et reviennent au pas de course. En plein milieu du déluge, un groupe de jeunes Portugais des

Açores entrent dans le gîte, trempés jusqu'aux os. Malgré le fait que leurs vêtements dégoulinent de toutes parts, ils se mettent à chanter, parlent à tue-tête et désirent avant tout faire la fête. Les sept filles prennent possession du dortoir des femmes, alors que les quatre gars laissent tomber leurs nippes sur le plancher autour de leur lit.

Vers 21 h, au moment où je me glisse dans mon sac de couchage pour la nuit, des bouchons dans mes oreilles, les jeunes attendent toujours leur souper que doit leur apporter un livreur. L'orage ayant pris fin, les Français viennent de partir pour le restaurant. J'apprendrai, au lever seulement, la suite des nouvelles : les repas préparés étant arrivés tardivement, plusieurs jeunes ont préféré se coucher sans manger. De nombreux plats s'accumulent encore sur les tables à notre réveil. Les pèlerins français, Daniel et Geneviève, nous apprennent que le bar *La Eira* ouvre ses portes à 7 h. Nous ramassons rapidement nos effets et quittons les lieux sans plus attendre, laissant les jeunes Portugais reprendre des forces et récupérer leurs vêtements humides.

Au restaurant, une petite averse nous cloue sur place pendant un bon moment pendant que les pèlerins français nous racontent leur aventure. Partis de Lisbonne, ils ont connu bien des déboires, mais ils ont poursuivi leur chemin malgré les difficultés rencontrées. Geneviève a dû utiliser les transports en commun à quelques reprises, alors que Daniel souffre encore d'un problème aux genoux. Ce couple, nouvellement reconstitué, fait preuve d'un courage certain. Nous les reverrons au gîte de *Padrón*, ce soir.

Dès que la pluie cesse, nous reprenons le sac en direction de *Caldas de Reis*. Un ancien chemin, assez étroit, suit en parallèle la N-550, à travers de petits boisés. On entend les voitures, mais on ne les voit que rarement. Les vignobles d'hier sont remplacés par de petites fermes de vaches laitières. Nous retrouvons la Galice profonde, avec ses étables aux odeurs odoriférantes et les bouses de vache sur les chemins.

Caldas de Reis peut être considérée comme une ville moyenne au passé chargé d'histoire. Construite sur les deux rives de la rivière *Umia*, elle a, jadis, joué un rôle important dans la gérance de la région. Sur la Rive-Sud, au fond de la place principale, en face de l'église *Santa Maria*, un calvaire date du X^e siècle, légèrement antérieur à l'érection de l'église. Par contre, derrière le bâtiment religieux, quelques maisons ont un passé nettement plus lointain. Sur une plaque de cuivre, devant la *mansion Aqua Celenae*, il est écrit que cette habitation remonte à l'époque romaine et qu'elle faisait partie d'un vaste domaine. Nouvellement rénové, le bâtiment se distingue des autres demeures à ses côtés.

Dans le portique de l'église, un autre texte explique sommairement l'histoire du village. Au début de la chrétienté, à l'époque des Visigoths, cette agglomération était connue comme un centre administratif important et même possédait un

siège épiscopal, avant que ce dernier ne soit transféré à *Iria Flavia*. À l'intérieur de l'église, une grande statue de Thomas Moore rappelle le passage et le pèlerinage de l'archevêque de Canterbury, assassiné en 1170. Parmi les monuments anciens, malheureusement, il ne reste que des ruines du château de la reine *Urraca*, la mère du roi *Alfonso VII*. Au Moyen Âge, la ville attirait bien des gens de la noblesse, grâce à la qualité de ses eaux thermales. Près de la rivière, quelques gros blocs de pierre signalent le passé glorieux de la *Fuente de las Burgas*.

Après la traversée du pont sur le *rio Umia*, le vieux quartier sur la Rive-Nord ne jouit pas de la même considération. Pourtant, le long de la *Rua Real*, de magnifiques édifices historiques méritent qu'on s'y attarde. Construits sur des arcades, ils favorisent la libre circulation des piétons, surtout les jours de pluie, une situation fréquente dans cette région. La rue *San Roque* nous conduit à une chapelle ancienne consacrée à saint Roch, le patron des pèlerins français.

Après avoir contourné le bâtiment religieux, nous rejoignons un long sentier à travers champs, plus de six kilomètres, qui nous amène jusqu'au village de *Carracedo* où nous sommes heureux d'apercevoir notre ami Helmut, attablé devant sa tasse de café. Il nous raconte qu'il a couché, hier soir, dans un petit hôtel et qu'il a subi les avances sexuelles de deux jeunes filles. Pauvre Helmut! Avec sa petite bedaine qui lui va bien, son torticolis et sa tendinite du gros orteil du pied gauche, nous pensions qu'il serait à l'abri de toutes ces tentations. On ne sait jamais ce qui peut arriver sur un chemin de Compostelle. Il faut vraiment être prêt à toutes les éventualités. Nous lui renouvelons nos souhaits de bonne santé et espérons le revoir à *Santiago*, sain et sauf. Comme les petites averses se succèdent, nous n'insistons pas pour l'inviter à revenir sur les sentiers.

En quittant *Carracedo*, le *camino* tente de se frayer un passage entre l'autoroute et la N-550. Les déviations se multiplient au milieu du réseau routier, pas toujours avec bonheur. Il faut franchir trois bons kilomètres avant de retrouver un sentier le long du *Rio Valga*, qui nous apporte joie et plaisir de marcher. La rivière, gonflée par les pluies des derniers jours, gronde à nos côtés et s'approche dangereusement du chemin. Pour se protéger d'une autre averse, nous entrons dans l'unique bar du village de *San Miguel de Valga* au moment où les premières gouttes nous atteignent. Cette fois, notre ami Helmut nous fausse compagnie, ayant sans doute pris un taxi pour se rendre au gîte.

Puis, le chemin continue à travers des champs où, çà et là, quelques petits boisés de conifères agrémentent le décor. Nous traversons deux petites agglomérations, *Pedreira* et *Cimadevila*, où aucune âme qui vit ne se manifeste. Bien protégés par nos *ponchos*, qui maintiennent bien au chaud nos vêtements intérieurs, ceux-ci épongeant toutes les sueurs de notre corps, pendant qu'à l'extérieur, la pluie ruisselle sur le manteau de plastique. Ennuyés par ces conditions défavorables, nous nous arrêtons pour dîner à *Pontecesures*, une

petite ville construite en face de la baie d'*Arousa*, à proximité du *Rio Ulla*. Au Moyen Âge, le Maître *Mateo*, celui-là même qui avait construit le Portique de la Gloire de la cathédrale de *Santiago*, avait travaillé longuement pour améliorer l'ancien pont romain qui enjambait ce fleuve qui connaît, chaque printemps, de fortes crues. En 1911, un nouveau pont fut construit pour permettre aux véhicules motorisés de traverser ce large cours d'eau, laissant les anciennes constructions médiévales à l'abandon.

Après le dîner, dans un bar en face de la baie, le sentier suit la rive gauche du *rio Sar*, cette rivière qui traverse Saint-Jacques-de-Compostelle et descend vers la mer en longeant la petite ville de *Padrón*. Selon la légende, c'est dans ce petit port, à l'embouchure de la rivière, qu'aurait accosté, une première fois, la barque qui transportait la dépouille de saint Jacques, avant de poursuivre sur la rivière jusqu'à l'élévation sur laquelle est construite l'église actuelle. Pour cette raison, cet emplacement est devenu un site emblématique de la mythologie jacquaire.

Pour entrer à *Padrón*, nous marchons sur l'ancienne route nationale le long de la rivière *Sar*.

Comme en témoignent les écrits anciens, saint Jacques le Majeur aurait été décapité en Palestine en l'année 42, sur l'ordre du roi Hérode Agrippa. Toujours selon la légende, après un long et périlleux voyage à travers la Méditerranée et la côte atlantique de la péninsule ibérique, une barque, conduite par les deux disciples de l'Apôtre, transportant le cadavre, entra dans la baie d'*Arousa* et remonta la rivière *Sar*. Cette barque vint s'amarrer à un *pedrón*, une grande pierre cylindrique fixée à quelques mètres de la rive à l'emplacement exact où se trouve aujourd'hui l'église de Saint-Jacques à *Padrón*. Le sarcophage, contenant le corps bien conservé de l'apôtre, fut placé sur un chariot, tiré par deux bœufs, et conduit par la suite sur la colline de *Libradón* où est érigée la basilique de Saint-Jacques de Compostelle. Le *pedrón* original, qui a donné son nom à la ville, repose maintenant derrière l'autel de l'église de *Padrón*.

Cette grande pierre possède une inscription romaine de traduction incertaine et une anagramme du Christ, gravé plusieurs années plus tard. Selon certains historiens, il pourrait s'agir d'un menhir antérieur à la période romaine, ce qui ajoute de la confusion au sujet de ladite inscription.

Nous entrons dans *Padrón* par une allée très large, *el paseo del Espolón*, couverte de grands platanes qui forment avec leurs branches chargées de feuillages une voûte majestueuse. À son extrémité, avant de traverser le pont, une vue de l'église de Saint-Jacques, de l'autre côté de la rive, s'avère magnifique. À ses côtés, le gîte des pèlerins se cache derrière un immense calvaire qui remonte au Moyen Âge. Tous ces monuments et bâtiments créent un ensemble assez impressionnant.

Quand nous entrons dans le gîte, quelques pèlerins se sont déjà installés. Notre ami Helmut, frais comme une rose, vient nous faire visiter les lieux. Comme à l'accoutumée, nous déposons nos sacs au fond du dortoir, loin du bruit des voix et du claquement des portes. Cet ancien couvent des Carmélites dispose d'un grand espace pour dormir et peut accueillir quarante-huit lits. Bien restauré et meublé avec soin, il offre un accueil chaleureux. Il n'en va pas de même pour les douches. En cette journée pluvieuse où le vent froid s'engouffre par toutes les portes et les fenêtres ouvertes, j'ai l'impression de prendre ma douche dans un réfrigérateur quand je descends au premier étage pour chasser les sueurs qui collent encore à ma peau. Heureusement, l'eau chaude crée suffisamment de vapeurs pour apaiser mes appréhensions. Il n'en sera plus de même pour les autres pèlerins qui devront se contenter d'une douche froide dans un endroit frigorifié.

Une heure plus tard arrivent Daniel et Geneviève et le groupe des onze jeunes Portugais. Les pèlerins français sont bien trempés, car leurs *ponchos*, en partie déchirés, supportent difficilement les rigueurs de la pluie et du vent. La situation des jeunes n'est guère plus rose. La plupart ont dû remettre des vêtements humides, ce matin, et les averses d'aujourd'hui n'ont pas amélioré leurs conditions. Malgré les difficultés rencontrées, tous font preuve d'un courage étonnant et personne ne parle de quitter le chemin.

Avant de sortir du gîte pour aller prendre une bière à la *meson Ruta Xacobe*, de l'autre côté du pont, une jeune Portugaise me demande si elle peut s'asseoir sur le bord de mon matelas pour utiliser la prise de courant juste à côté de mon lit, une denrée assez rare dans le gîte. Elle veut recharger son téléphone et faire quelques appels. À mon retour, je constate que la jeune fille s'est endormie dans mon lit, utilisant mon sac de couchage comme couverture. N'osant pas la réveiller, je ramasse mes papiers et descends à la salle à manger pour écrire mes notes de la journée.

Quand je remonte pour faire une sieste avant le souper, la jeune Portugaise se lève et s'excuse d'avoir dormi sur mon lit. Ses pommettes toutes rouges trahissent une certaine gêne et d'heureux moments de sommeil. Je lui réponds qu'elle n'a pas à en rougir, la fatigue sûrement est l'unique cause de cette situation. Et sans plus tarder, je me glisse dans mon sac de couchage, encore tout chaud, pour me reposer avant d'aller manger.

À 20 h, nous retraversons le pont pour aller déguster un *plato combinado* dans le même bar qui nous a accueillis auparavant. Nous aurions aimé visiter la ville davantage. Mais depuis midi, la pluie n'a pas cessé et le vent s'est mis de la partie. Avant de partir du Québec, j'avais pris en note tout ce que je pouvais visiter dans cette ville : *la fuente de Carmen*, le musée de *Rosalía de Castro* et les nombreux monuments jacquaires dispersés dans toute l'agglomération. Mais les conditions atmosphériques sont si mauvaises que nous n'osons pas nous

éloigner du gîte. Immédiatement après le souper, nous venons nous étendre dans nos sacs de couchage, le meilleur endroit pour retrouver un peu de chaleur.

Toute la nuit, j'entends la pluie et le vent fouetter la fenêtre à côté de mon lit. L'orage n'a pas perdu de son intensité quand nous remettons le *poncho* sur nos épaules. Sachant que nous entreprenons notre dernière journée de marche, la septième sous la pluie, nous espérons arriver à *Santiago* sous un rayon de soleil. Mais il n'en sera rien. Nous nous arrêtons à la gare des autobus pour prendre le petit-déjeuner. Les pèlerins arrivent les uns après les autres et rangent leur sac sous les arcades, à l'abri de l'eau. Impossible de deviner la joie d'arriver au but, c'est plutôt le courage que chacun se souhaite, car la télévision vient d'annoncer une pluie forte, sans interruption, pour toute la journée. En effet, cette dernière randonnée deviendra la pire de tout notre parcours.

Comme les rues se sont transformées en mare d'eau et que les montées ressemblent plutôt à des ruisseaux, mes vieilles bottes, fatiguées par tant de chemins, abandonnent rapidement la partie. Après le premier kilomètre seulement, en entrant dans *Iria Flavia*, je sens que mes orteils se noient dans l'élément humide, mes godasses sont remplies d'eau, et il reste encore dix-huit kilomètres à parcourir.

Nous longeons la *Colegiata de Iria Flavia*, un très grand monastère, rempli de souvenirs, qui a longtemps fait la promotion des chemins de Compostelle. Le vaste cimetière mériterait que l'on s'y arrête. Nous baissions plutôt la tête, pour se protéger de la pluie et poursuivons notre route.

Iria Flavia, cet ancien village celtique fut pendant des années directement lié à la destinée de Saint-Jacques de Compostelle. C'est ici que vécut le moine *Pelayo*, celui qui a découvert le tombeau de saint Jacques. C'est également l'évêque du lieu, Théodomire, qui invita le roi des Asturies, *Alfonso II*, à faire le pèlerinage au tombeau de l'Apôtre. Tous les trois unirent leurs efforts pour faire connaître le site à toute la chrétienté. Ces trois personnages sont véritablement à l'origine de tout ce mouvement qui va amener ici, chaque année, des milliers de pèlerins, et cela, depuis plus de mille ans.

Le village possède aussi son héros laïc. En 1916, naissait ici, dans une petite maison du quartier ancien, *Camilo José Cela*, prix Nobel de la littérature en 1989. La fondation qui porte son nom a établi son siège social dans ce village et sa bibliothèque qui contient plus de neuf mille livres a été transformée en musée, à sa mort, il y a quelques années. Cet auteur qui a longuement chanté les valeurs et les beautés de sa Galice natale, est considéré comme l'un des plus prolifiques écrivains espagnols de l'ère moderne.

Chemin faisant, nous passons devant une grande église, perdue, isolée, en pleine campagne, *el Santuario de la Esclavitude*. De chaque côté de l'édifice,

deux tours monumentales s'élèvent dans le ciel, chacun mesurant plus de trente-deux mètres d'altitude. Juste à côté, une petite fontaine semble être la raison d'être de l'immense bâtiment. Le nom porterait à croire que cet édifice possède certains liens avec l'esclavage. Il n'en est rien. Il concerne plutôt les personnes qui sont esclaves d'une maladie congénitale ou d'une tare pour laquelle aucun remède n'est encore possible. Au Moyen Âge, un paysan qui souffrait d'une maladie incurable aurait été guéri en s'abreuvant à cette source d'eau. Par la suite, une tradition s'est perpétuée : les pèlerins malades, après avoir obtenu leurs indulgences à la basilique de Compostelle, se rendaient ici, à la fontaine des miracles, pour obtenir la guérison de leurs plaies ou de leurs maladies.

Depuis notre départ, ce matin, nous avons marché sur le bord de la route, croyant que les sentiers seraient remplis d'eau. Mais la N-550 se veut la seule route disponible à proximité de la mer et elle demeure très achalandée. Après avoir contourné le sanctuaire, nous reprenons le sentier, préférant l'eau et la boue, à l'arrosage incessant des voitures. Avec les vapeurs d'eau soulevées par les pneus des lourds camions, les conducteurs nous voient difficilement et nous jugeons que cette situation infernale est devenue vraiment trop périlleuse.

Près de *l'albergue Teo*, un bar vient d'ouvrir ses portes. Roger doit s'arrêter, car la pluie abondante a mouillé ses bas, créant une large ampoule sur un talon. De mon côté, les petites blessures de mes orteils, noyés dans l'eau de mes bottes, ne me font pas trop souffrir. J'en profite néanmoins pour changer mes bas, gorgés d'eau, et vider mes bottes de leur contenu. Nous commençons à craindre que ces conditions exécrables endommagent irrémédiablement nos pieds. Il n'est pourtant pas question de prendre un autobus pour se rendre à *Santiago*. Nous avons toujours fait nos chemins à pied, aucun de nous ne parle de modifier sa façon de faire.

À la sortie du bar, nous prenons une petite route goudronnée et sinueuse. La pluie a diminué d'intensité et les vents semblent s'apaiser. Nous nous retrouvons seuls sur ce chemin de campagne et l'approche de *Santiago* stimule notre énergie. Nous avançons maintenant d'un bon pas.

Sur la colline, nous passons à proximité d'un authentique petit village celtique, *Rua do Francos*. Les maisons en granite, assez bien conservées, existaient avant l'arrivée des Romains. La petite *ermite de San Martiño* est l'une des plus anciennes de la Galice et le *cruceiro do Francos*, taillé dans une pierre massive, est un bel exemple de la mixture des cultes chrétiens et celtes. Lors de l'arrivée du sarcophage de saint Jacques, la reine *Lupa*, celte et païenne, la maîtresse de ces terres sur lesquelles reposerait le tombeau, avait aidé les deux disciples à transporter le corps et avait même permis l'inhumation des restes du saint au sommet de la colline la plus élevée, avant de se convertir à la religion catholique.

À *Milladoiro*, dans une maison convertie en bar d'occasion, le barman nous prépare une petite pizza de son cru : une épaisse tranche de pain maison sur laquelle il étend quelques tranches de jambon, qu'il arrose avec une sauce préparée par sa femme. Bien chauffée sur un petit four au bois, cette pizza accompagne agréablement notre *San Miguel*.

De retour sur le chemin, des voix se font entendre derrière nous. Les onze Portugais arrivent en chantant. Et c'est au milieu d'eux que nous allons entrer à *Santiago*. Sur les hauteurs, nous apercevons au loin, pour la première fois, l'immense basilique de Saint-Jacques de Compostelle. Mais il nous reste encore sept kilomètres à parcourir avant de se retrouver sur la grande place de *l'Obradoiro*. Pour nous, l'arrivée à Compostelle n'a rien de très excitant. L'entrée dans cette ville pleine de touristes ne réjouit guère le pèlerin, habitué de marcher sur des chemins de solitude. Par contre, pour les jeunes Portugais, on sent chez chacun d'eux la fébrilité de l'arrivée, la joie d'entrer dans la cathédrale. Un peu malgré nous, ils nous transmettent leur enthousiasme et leur joie de vivre. La pluie n'a plus maintenant une grande importance, nos yeux étant constamment tournés vers l'avant, vers les premiers quartiers de *Santiago* qui se dévoilent lentement.

La montée vers *l'Alto del Monte Agro* ne refreine en rien notre élan. Nous sommes assurés d'avoir une belle vue sur la ville, une fois rendus à la hauteur des tours de transmission. De fait, dès que nous atteignons le sommet, notre regard couvre l'ensemble de la partie ouest de la ville, mais la cathédrale, comme les vieux quartiers s'inclinent plutôt vers le nord, l'autre versant de la colline de *Libradón*.

Nous entrons dans *Santiago* vers 13 h. En ce vendredi 10 juin, la ville est remplie de touristes. La place *Cerventés* grouille d'une multitude de pèlerins qui se cherchent un endroit pour dormir. Nous frappons à la porte de nos hôtels favoris, « *completo* » nous répondent les réceptionnistes. Finalement, en face de *l'Oficina de Peregrinos*, nous saluons un couple d'Allemands que nous avons croisé avant *Porto* et qui, aujourd'hui, quittent la ville pour retourner en Allemagne. « A room is free », me dit la dame, m'indiquant *l'hostal San Jaime* de la main. Je sonne. La propriétaire m'invite à monter au *segundo piso*. Dans le hall, la dame nous demande d'attendre, la chambre va être prête dans deux minutes. Dès que la femme de ménage quitte les lieux, nous sommes invités à jeter un coup d'œil. L'endroit est vieillot, mais l'espace pour faire sécher notre linge s'ouvre sur de larges fenêtres. C'est ce que nous espérions avant tout.

Après la douche et la lessive, la pluie a cessé. Nous pouvons circuler librement dans la ville. Nous en profitons pour retourner à notre petite *pizzeria* préférée. À chacune de nos visites, nous sommes venus prendre un repas, ici. Les jeunes dames ne manquent jamais de gentillesse et nous apprécions surtout l'ambiance calme et reposante de ce petit restaurant, en retrait du centre des activités.

En fin d'après-midi, nous passons à l'*Oficina de Peregrinos* pour recevoir notre Compostellane, ce document qui confirme que nous avons parcouru un chemin de Compostelle, selon les règles. Puis, nous descendons à l'agence de voyages pour le retour. Roger doit rejoindre Marie-Paule, sa femme, dans la région de Valence. Comme le billet d'avion est particulièrement élevé en cette période de l'année, et qu'en plus, il doit faire une longue escale à Madrid, nous nous rendons ensuite à la gare des trains pour confronter les prix. Le voyage en train, de nuit, est nettement moins dispendieux, et aucune perte de temps n'est prévue. Roger achète donc son billet pour jeudi soir.

Notre dernière journée à *Santiago* est remplie de silence et de nostalgie. Nous ne voulons pas l'affirmer haut et fort, mais nous savons qu'il s'agit bien, cette fois, de notre ultime visite de cette ville. Après six chemins parcourus ensemble, nous mettons fin à notre aventure et à une amitié exceptionnelle qui a marqué la dernière partie de notre vie. Nous avons vécu si souvent de bons moments ensemble, nous avons surmonté tellement de difficultés, que nous préférons mijoter ces événements, chacun de notre côté, dans le silence.

Il reste pourtant quelques tâches à accomplir. Après le petit-déjeuner, nous nous rendons à la gare des autobus. Je dois attendre ma femme qui vient à Paris pour une rencontre internationale, au début de juillet, et par la suite, nous compléterons un échange de maisons avec des Berlinoises, immédiatement après le congrès de psychologie. Confronté à une telle situation, je n'ai vraiment pas le goût de traverser l'Atlantique, trois fois, en moins d'un mois d'intervalle. Alors, rien de mieux que de parcourir un autre chemin de Compostelle, pour attendre...

En 2004, nous avons fait le chemin de la *Via de la Plata*, de Séville à *Santiago*, en passant par *Astorga*. Nous savions qu'une tangente offre une alternative à ce chemin. Le tracé en diagonale permet de passer par *Ourense*, traversant ainsi la Galice en direction nord-ouest. Il suffit d'entrer par la partie la plus au sud de la province, de franchir les montagnes de *León* qui s'étire vers le Portugal et de rejoindre la grande ville celte. Après avoir étudié diverses possibilités, j'ai décidé de faire ce chemin, seul, en attendant l'arrivée de mon épouse à Paris. Après six chemins à deux, une aventure en solitaire me sourit pleinement.

À la gare des autobus, je me procure un billet pour *Zamora* où je veux commencer mon chemin. Je quitterai donc *Santiago*, vendredi matin, 9 h 30 pour une arrivée à *Zamora*, vers 13 h. Comme l'autobus suit à peu de distance le sentier que je vais parcourir à pied, j'aurai déjà une idée de mon chemin.

À la messe des pèlerins, nous retrouvons notre ami Helmut, assis confortablement sur un banc, au milieu des autres pèlerins. Comme nous avons fait une entrée tardive, nous devons plutôt nous contenter d'un appui au pied d'une colonne, à l'arrière de l'édifice. Dès 11 h 30, la basilique est déjà remplie à

pleine capacité. Beaucoup de touristes se cherchent encore des places et se bousculent pour déposer leur derrière sur un endroit solide. Nous connaissons bien cette cohue. À chaque visite, la même situation se répète. Pour les gens qui passent une journée à *Santiago*, le balancement du *botafumeiro*, cet immense encensoir lancé dans les airs avec l'aide de plusieurs hommes, à la fin de la cérémonie, demeure un moment mythique à ne pas manquer.

En après-midi, nous circulons à travers quelques boutiques pour passer le temps et nous nous dirigeons lentement vers la gare des trains pour souper avant le départ de Roger. Impossible de chasser cette torpeur qui nous accable. Nous savons tous les deux que c'est la fin, qu'il n'y aura pas d'autres chemins. Nous en avons parlé longuement les autres fois, mais aujourd'hui, c'est le silence qui s'impose. Hommes de peu de mots, nous sommes incapables d'exprimer ce que nous ressentons vraiment.

Après le souper, nous nous donnons une dernière accolade et nous nous quittons dans la cafétéria de la gare. Roger me dira plus tard qu'il m'a regardé attentivement monter les marches en face de l'entrée. J'avançais lentement, le dos courbé. Moi, je sais que j'ai pleuré. Ce départ m'écrasait, me broyait. Est-ce la peur de partir seul? Est-ce l'idée de mettre fin à nos chemins? Serait-ce la peur d'apporter un point final à notre belle amitié? Je crois que tout cela réuni pesait lourd sur mes épaules.

Je n'ai pas voulu entrer dans ma chambre, immédiatement. Arrivé devant notre *hostal*, j'ai emprunté la rue *Villar*, sous les arcades, pour marcher parmi les pèlerins et les touristes qui flânaient en cette belle soirée de juin. Comme par hasard, je me suis retrouvé en face du grand parc, au bas de la ville. Les allées ombragées de ce boisé m'offraient une belle occasion de digérer ma souffrance. Je me suis laissé aller à ma rêverie, emporté par la beauté du décor. Au milieu de ces arbres altiers, plantés là depuis des siècles, les derniers rayons de soleil filtraient entre les branches. Dans le calme du soir, les tours de la basilique rougeoyaient sous les feux du soleil couchant. Quelques couples, venus chercher un peu de tranquillité, circulaient lentement sur les sentiers. De vieilles personnes, assises sur les bancs, attendaient paisiblement l'arrivée de la nuit. J'ai quitté le parc quand les ombres se sont répandues autour de moi.

Cette marche m'a permis de retrouver la paix avec moi-même. Quand je suis revenu à ma chambre, la sérénité s'était imposée. J'ai préparé mon sac en toute tranquillité et je peux affirmer que j'ai passé une bonne nuit.

Le lendemain, dès 7 h, je quittais ma chambre. Trop tôt pour me rendre à la gare, j'ai préféré errer dans la ville, revoir une dernière fois quelques endroits chargés de souvenirs. Un grand calme régnait partout. Seuls quelques travailleurs s'affairaient à nettoyer les rues ou à laver les vitrines des boutiques. La ville sommeillait encore.

Lentement, à petits pas, j'ai pris la direction de la gare des autobus. L'endroit était désert, là aussi. J'ai commandé un petit-déjeuner en écoutant les nouvelles du matin. Et vers 9 h, je me suis dirigé vers le quai numéro sept où devait arriver l'autobus de *A Coruña* qui me conduirait à *Zamora*.